



Théâtre ONYX  
Avec Les Collectors  
saison 3

Joël Kérouanton  
[ledicoduspectateur.net](http://ledicoduspectateur.net)



# Sommaire

- 5** Extension
- 14** Deal
- 38** Deixe me
- 43** Comme aucun nid n'entoure son oiseau
- 52** Gus
- 59** Le mini-dico du spectateur - théâtre ONYX — saison 3
- 64** Colophon

# Édito

Au départ, c'est une simple idée : chacun, à présent, grâce aux réseaux sociaux, est capable d'émettre un avis sur tout et n'importe quoi, et se livre en pâture au monde entier. Étonnamment, dans le spectacle vivant, cette pratique est l'apanage des professionnels, des critiques autorisés et de la presse spécialisée.

Pour le simple spectateur, la critique se limite souvent à son cercle proche, la personne qui l'accompagne, au mieux quelques amis, au pire le personnel du théâtre toujours à l'écoute. Pourquoi ne pas donner au spectateur la possibilité d'exprimer son avis dès la sortie de salle pour ensuite le partager avec les autres spectateurs ?

Ce serait lui donner une valeur, sa valeur, tout aussi importante que celle du critique professionnel. Comme chaque spectateur participe depuis son siège à l'avènement du spectacle, il peut — il est en droit de — donner lui aussi son avis sur ce spectacle et ainsi apporter sa contribution au but social du spectacle, au questionnement de la société, au débat qu'il peut susciter.

Pour cette troisième saison, nous avions décidé d'associer de nouveaux Collectors plus jeunes, nos Collectors juniors ; à cause des péripéties, reports et annulations, nous avons seulement pu toucher du doigt la fraîcheur de leur présence dans cette brigade. Nous avons tout de même pu livrer cette troisième fournée d'avis passée au crible du verbe de Joël Kérouanton, infatigable questionneur de la place du spectateur.

En souhaitant que notre brigade de Collectors et Collectors juniors puisse reprendre ses activités, nous vous livrons là cette troisième mouture, qui, nous l'espérons, vous amusera, vous interrogera et — pourquoi pas — vous donnera l'envie de nous rejoindre.

Bonne lecture !

L'équipe du théâtre ONYX



# Extension



**Cet article est le récit d'une soirée « Critique du spectateur » menée avec le théâtre ONYX et Les Collectors, autour du spectacle *Extension*.**

---

*Théâtre ONYX, 15 novembre 2019.*

Mais jusqu'où iront ces artistes ? Le Cirque Inextremiste complète son nom par « Cirque et réel à risques » ! Le trio infernal d'acrobates d'Inextremiste débarque avec *Extension*. Comme dans leur précédent spectacle, ils réutilisent planches et bouteilles de gaz. Mais après s'être fait voler son fauteuil roulant par ses compères, Rémi revient au volant d'un engin redoutable, une minipelle ! La vengeance est prise et les frissons garantis. L'engin de chantier porte les acrobates en équilibre, jusqu'à les envoyer dans les airs (...).

PRÉSENTATION D'EXTENSION PAR ONYX

La scène du début débute mal, elle nous fait mal avec son début crash/cash/trash, elle fait du début un malaise, le début est vraiment du malaise, on se dit qu'on ne va pas accepter ça, on ne se voit pas du tout tenir comme ça du début à la fin, d'ailleurs un spectateur était prêt à monter sur scène, pour régler le problème du début parce que *tout est réel* il a dit, il a dit que *tout est réel* au début et puis on lui a dit que c'était du spectacle, c'est réel et c'est faux, c'est du spectacle alors il n'y est pas allé, sur la scène pour régler le problème du début, pour régler l'histoire entre les trois gars, le premier se fait martyriser au début par les deux autres, on hallucine, c'est vraiment l'hallucination complète, mais c'est le monde du spectacle, le faux paraît vrai et là c'était plus vrai que vrai, c'était vraiment vrai,

les deux autres gars mettaient le troisième dans une poubelle, on n'avait pas rêvé, dans une vraie poubelle, une poubelle verte, et hop ils l'avaient glissé dans une vraie poubelle verte, le gars martyrisé n'avait rien pu faire, il avait les deux jambes paralysées et on le glissait dans une poubelle verte, c'était presque un cercueil vertical, fallait aller le chercher, cet élan, pour échapper désespérément à l'enfermement d'une poubelle, alors il y avait un vrai malaise du début, un enfant a même dit avoir eu envie d'aller prendre le gars par la main, une personne handicapée dans une poubelle verte, le début commençait bien, ou plutôt ça commençait mal avec ce malaise du début, on se disait : Ah, c'est vraiment des salauds ! C'est dégueulasse ce qu'ils nous font ! On accepte parce qu'on n'ignore pas que l'on se trouve au spectacle, mais quand même ! Dans une poubelle on n'a pas compris pourquoi et c'est là qu'une spectatrice a dit qu'elle a vu du Beckett, l'homme dans sa poubelle c'était du Beckett dans *Fin de partie*, alors si c'était du Beckett ce n'était plus du tout la même chose, tout d'un coup le début devenait du Beckett alors le malaise s'est dissipé, on a mieux accepté, c'est de l'absurde, faut pas prendre les choses à la lettre quelqu'un a dit, pas voir du vrai dans le faux du spectacle, et pourtant c'était quand même bien réel ils l'avaient mis dans une poubelle verte, d'ailleurs on ne voyait que cette poubelle sur la scène, sa présence devenait presque obsédante avec ce personnage-victime qui y restait coincé, mais sous la carapace dérisoire et mortifère de la poubelle, quelque chose avait fermenté, le gars reprenait des forces, il allait riposter avec une pelleteuse !



C'est sûr, on n'a jamais vu ça, a dit un spectateur, on n'a jamais vu un cirque pareil avec une pelleteuse d'allure mutante, elle semble presque s'échapper d'un laboratoire, c'est unique au monde, ah si ! y a eu Dominique Boivin qui l'a déjà fait !, s'est souvenu un **spectateur-référence**, Dominique Boivin a joué seul avec une pelleteuse sur scène, *Transports exceptionnels* ça s'appelait, mais dans *Extension* c'est un peu différent, le gars il fait danser la pelleteuse sur fond de rap américain, ça envoie, on aurait dit une scène de *Mad Max* a même ajouté une spectatrice, *Les Temps modernes* de Chaplin, a renchéri une autre, et pour cause le gars donnait l'impression à certains moments qu'il ne maîtrisait pas du tout la pelleteuse, c'était bringuebalant au possible mais hyper calculé, la maîtrise était sans limites et il a fait ça cool, c'était très belge, il y avait des repères sur la planche, tout s'est passé au millimètre, c'était de la physique de haute volée — circassien c'est un métier de pointe. L'engin sautait, il sautillait même, avec son godet à l'allure incontrôlable, elle cahotait, la pelleteuse, le conducteur et les spectateurs avec, la pelleteuse mutante devenait un personnage, elle devenait le quatrième personnage de la pièce, mais non pas du tout du tout du tout, a répliqué un **spectateur aux aguets**, la pelleteuse était le prolongement du corps handicapé, la pelleteuse était les jambes que le circassien n'avait pas, la pelleteuse était l'*Extension* d'un corps.



Et finalement, que pourrait dire chacun et chacune du spectacle *Extension* ? a lancé à la volée un spectateur un peu prof', et si chacun ou chacune racontait son histoire de spectateur ou de spectatrice ?, il a continué, sa belle histoire de spectateur ou de spectatrice, il a insisté, c'est l'histoire de l'intégration d'une personne handicapée physique qui vivait comme tout le monde, a affirmé un spectateur en verve, un handicapé avec deux jambes en moins, on lui fait de la misère comme aux autres, on lui fait des crasses comme tout le monde et il se venge avec la pelleteuse, il se venge sans rencontrer de problème de mobilité, au contraire ! Il se venge mais très vite la vengeance s'arrête, les protagonistes ne sont plus dans ce rapport de force, il y a un passage de flou dans le spectacle, ça passe d'un rapport conflictuel à un rapport de jeu a précisé une spectatrice, c'est peut-être un peu amené rapidement, très vite ça se dénoue, deux gars font les salauds contre un troisième et pif ! paf ! pouf ! ils sont copains, si bien qu'*Extension* devient l'histoire d'une différence qu'on oublie, on a oublié la différence, d'ailleurs on ne sait plus qui est handicapé et qui ne l'est pas, le handicap est tourné en dérision, on croit un moment que c'est le gars en rouge et puis non ce serait le gars en gris et puis non et puis si et puis on réalise que le handicap que l'on voit dépend de notre regard à nous, les normopathes.



Les normopathes ce ne sont certainement pas les enfants, on ne naît pas normopathe, on le devient, c'est quand même quelque chose d'être un enfant, les adultes ne prennent pas suffisamment appui sur le sol de l'enfance, un petit corps balbutiant se cache souvent dans le corps d'un adulte désenchanté, il en va d'une quête, la quête de l'enfant en soi pour retrouver un regard d'enfant devant *Extension*, un regard qui a pu dire des choses comme « Ils ont voulu faire des conneries, ils sont allés jusqu'au bout pour les faire — et même au-delà », qui aurait pu dire une chose pareille à propos du spectacle *Extension*, hein, qui en dehors d'un enfant ? Et ce n'est pas tout, y a un môme pas plus haut que trois pommes qui a évoqué *L'Âge de glace*, dans ce dessin animé il y a un écureuil qui cherche tout le temps une noisette, et dans *Extension* il y a tout le temps un personnage qui cherche une bière, qui court après sa bière, capable de prendre une planche en équilibre et de poser sa bière au bon endroit, comme s'il avait l'intelligence de la bière, le personnage n'avait vraiment pas la mesure du ridicule.

Et c'est vrai qu'au début tu rigoles, a renchéri un spectateur bien adulte, et tu te dis que les personnes en situation de handicap se marrent bien entre elles, et voilà, on ne les voit plus comme handicapées, *Extension* réussit une mise en valeur complexe du handicap, on se marre aussi quand ils invitent le public à leur tirer

dessus avec des boulettes en papier, le public leur tire carrément dessus, et il se marre, *Extension* c'est un jeu punk, c'est tout le temps un jeu punk, le jeu punk du spectacle et de la vie, le jeu de la résilience, de l'acceptation de la différence où le public se dit qu'il a peut-être mal agi à un moment donné avec ses boulettes en papier, il réfléchit, le public, pourquoi a-t-il lancé des boulettes en direction d'une personne handicapée, il se le demande, presque gêné d'en rire.

Dans ce spectacle, qui n'en est pas un tant il paraît vraisemblable, le martyrisé devient martyrisant, il y a clairement ici une permutation du dominant et du dominé, et peut-être c'est ainsi dans la vie, la vie bascule parfois, la permutation est latente, finalement les choses peuvent tourner, les dominés deviennent parfois dominants et ça tourne, les trois gars du spectacle sont dans une histoire qui tourne, le fort, le faible et l'ami du faible ils tournent, les spectateurs et les spectatrices optimistes s'y retrouvent, la note d'espoir est présente à la fin, tout va bien, ça avait très mal commencé et à la fin il y a de l'amour, tout va bien, c'est presque poétique, on se trouverait presque dans une boîte à musique a chuchoté un enfant, vraiment tout va tout va bien.



Et puis il y a l'histoire que les uns et les autres se racontent, les uns se racontent une histoire et les autres une autre histoire, et alors

voilà, tout le monde se raconte des histoires, mais il y en a qui ne comprennent pas l'histoire qui se déroule sur scène, et il y en a qui comprennent très bien, pour certains spectateurs ou spectatrices c'est très clair, pour d'autres ce n'est pas clair, certains comprennent et certaines ne comprennent pas et tout le problème du spectacle se focalise sur le *comprendre* et c'est vraiment un vrai problème, ce basculement du plaisir au déplaisir de regarder un spectacle parce qu'il *faut comprendre*, mais pour *Extension* il n'y a pas de dialogue, il n'y a rien à comprendre à proprement parlé, tout est axé sur le visuel et l'ouïe, le défonçage de la palissade, la rampe de lumière qui s'écroule (presque) sur le public, la puissance de la musique, la danse de la pelleteuse, les jeux d'acrobatises sur des poutres et des bonbonnes de gaz, tout est axé sur le ressenti, sur notre propre histoire dans notre tête alors certains spectateurs et spectatrices sont bien embêté·es, et puis zut, s'ils disent qu'il n'y a pas d'histoire dans *Extension*, c'est qu'ils n'ont pas besoin d'une histoire, ils en ont assez dans leur tête des histoires, ils n'ont pas envie qu'on leur raconte une autre histoire, basta ! Ils voient simplement du cirque et c'est tout ! Ils ne vont pas en faire un, de cirque, ils ne sont pas là pour ça, et pourtant l'histoire en cirque c'est la *base* a dit une spectatrice, c'est la *base*, même si l'histoire elle est bateau, c'est la *base*, a-t-elle insisté, faut une histoire, il y a toujours une histoire, il y a toujours un fil conducteur, c'est pour ça que *Extension* marche d'ailleurs, car le fil conducteur conduit à une histoire, l'histoire de gens qui se connaissent et qui s'aiment d'amour vache a résumé une spectatrice, mais on ne serait pas là ce serait pareil, ce n'est pas nous qui induisons l'histoire d'*Extension*, elle est déjà construite avant que nous la regardions, *Extension* c'est juste une scène de la vie quotidienne, un jeu vital d'équilibre et de déséquilibre entre l'homme et la machine, du banal magnifié par la fiction de la boîte noire du théâtre.

Pour *Le Dico du spectateur*  
Joël Kérouanton,  
à partir des paroles recueillies par Les Collectors.

Il y a étaient mechants entre eux  
Mais après qu'il a été les rois  
Droite, violent, usés, c'étaient bien  
le monsieur adoré être de la poupelle,  
c'est ce qu'il a dit le monsieur  
Ce qui m'a plu sur le spectacle c'est  
les boutons - ou leur défi menac' pour  
ce bon moment. 9 ans et 5 ans  
+ la maman



**DISTRIBUTION**

CRÉATION COLLECTIVE DU CIRQUE INEXTREMISTE

AVEC : YANN ECAUVRE, RÉMI LECOCQ ET SYLVAIN BRIANI-COLIN OU JÉRÉMY OLIVIER OU RÉMI BEZACIER

SUR UNE IDÉE DE : YANN ECAUVRE

BEST REGARDS : STÉPHANE FILLOQUE

RÉGIE LUMIÈRE ET GÉNÉRALE : SÉBASTIEN HÉROUART

RÉGIE SON : FRÉDÉRIC GUILLAUME

PRODUCTION/ADMINISTRATION : GÉRALDINE GALLOIS

DIFFUSION/INTENDANCE : JÉRÔME SOUCHET

---

*Crédits photos : Valery K Meisenthal (photo chapeau article), France Prou et Joël Kérouanton (photos de contexte)**Première mise en ligne le 18 novembre 2019 et dernière modification le 9 mars 2021*

---

# DEAL



Cet article est le récit photographique d'une soirée « Critique du spectateur » menée avec le théâtre ONYX et Les Collectors, autour du spectacle **DEAL**.

---

*Théâtre ONYX, 10 janvier 2020.*

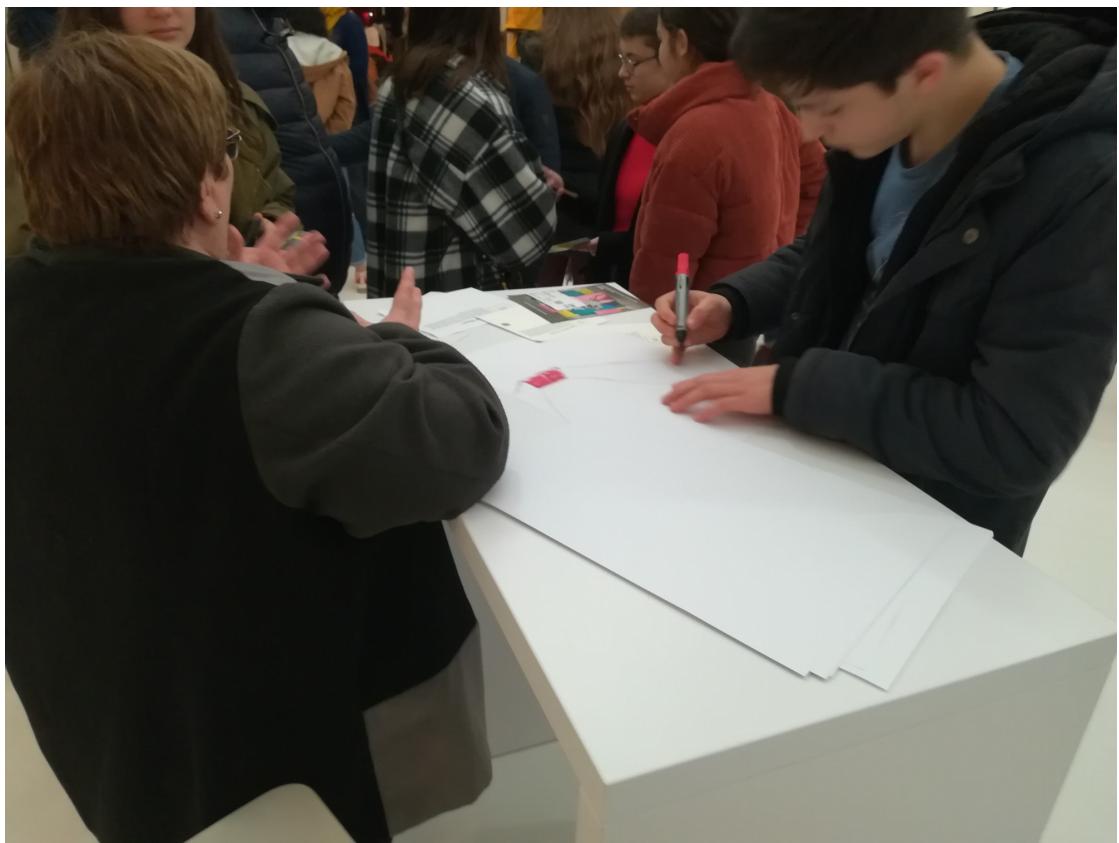
Librement inspiré de *Dans la Solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès, le duo de circassiens Jean-Baptiste André & Dimitri Jourde a pour point commun une approche physique du mouvement, à la lisière du cirque et de la danse. Acrobatie douce, fluidité des gestes, déséquilibres ou équilibres, les corps s'inscrivent en spires et volutes comme pour révéler l'idée d'un deal : l'échange avec l'autre, le défi à tenir, le marché conclu après négociations.

Un cirque à dimension théâtrale pour mettre en perspective le corps qui, avant de parler, se met en mouvement. Et c'est ainsi que se met en forme un deal ! (...).

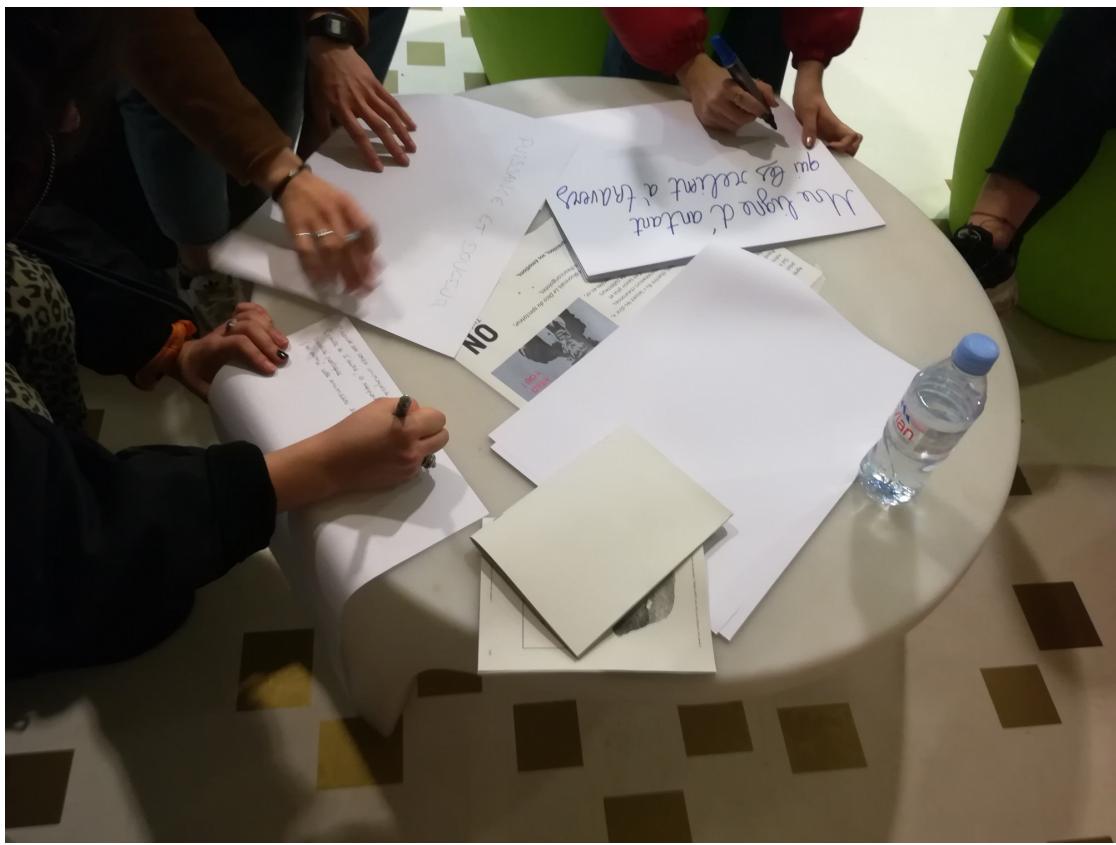
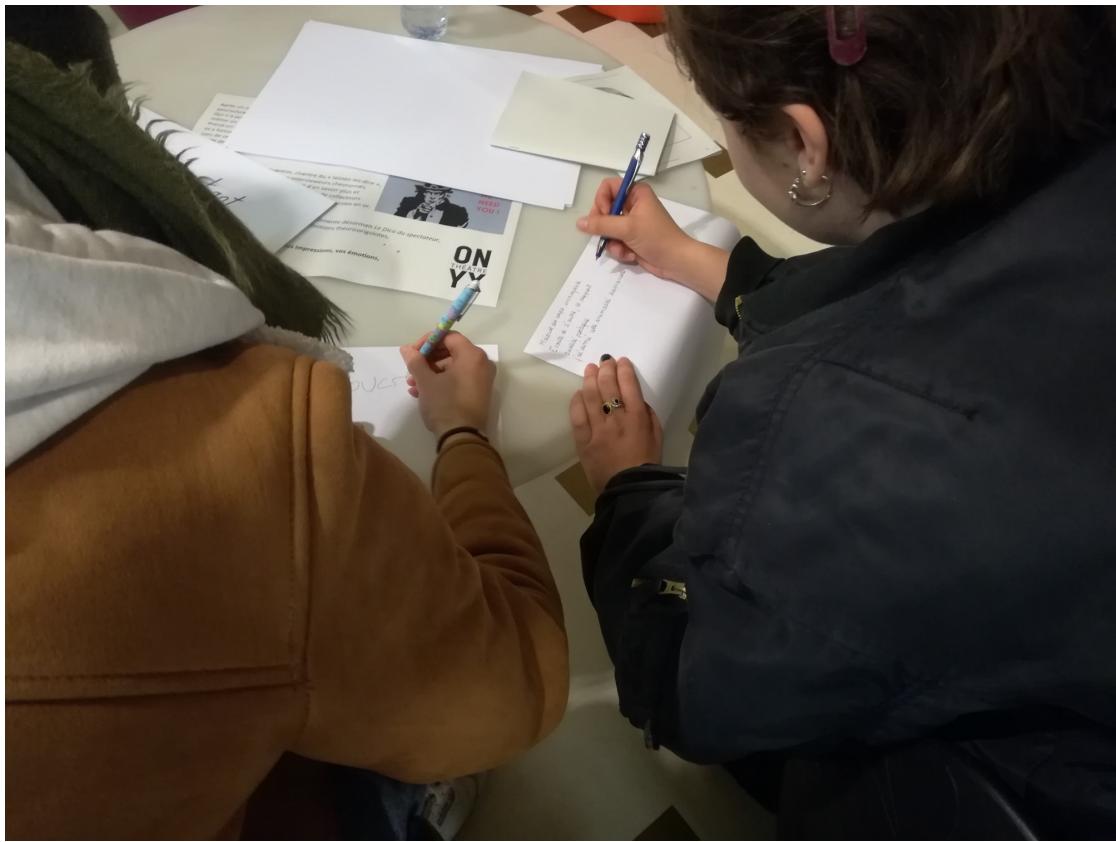
PRÉSENTATION DE *DEAL* PAR ONYX, DANS LE CADRE DU FESTIVAL TRAJECTOIRES

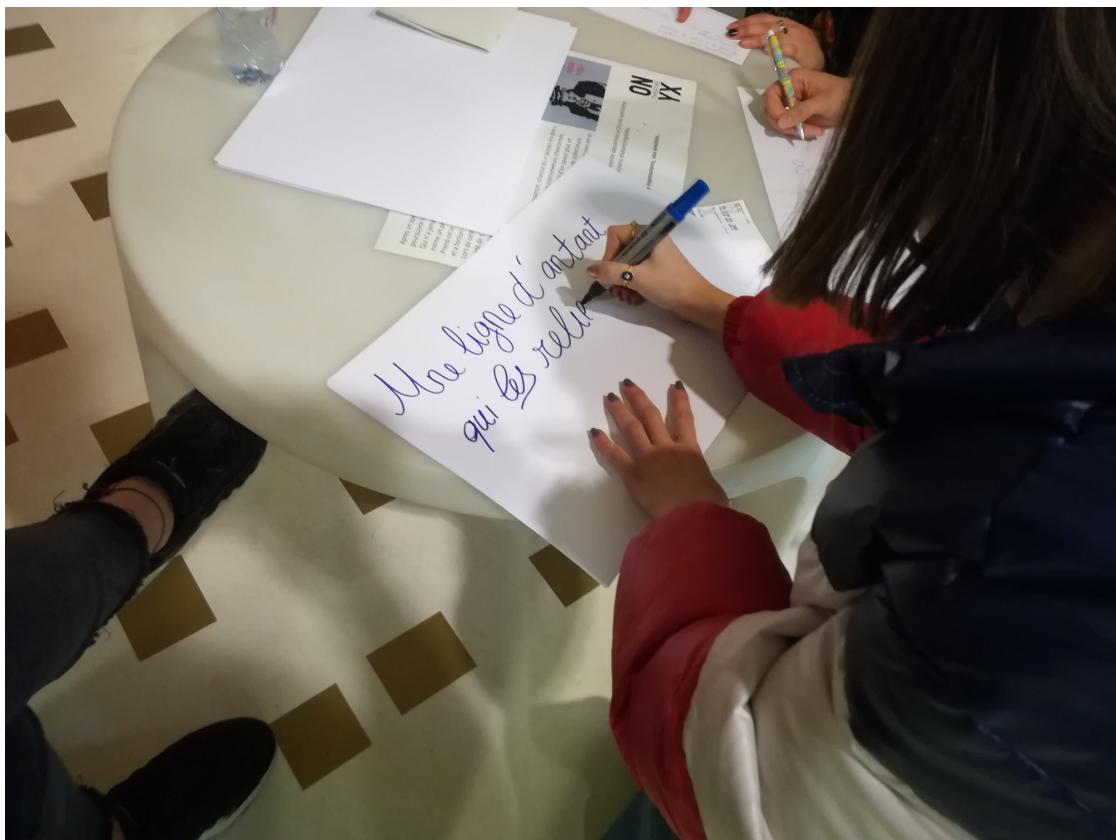
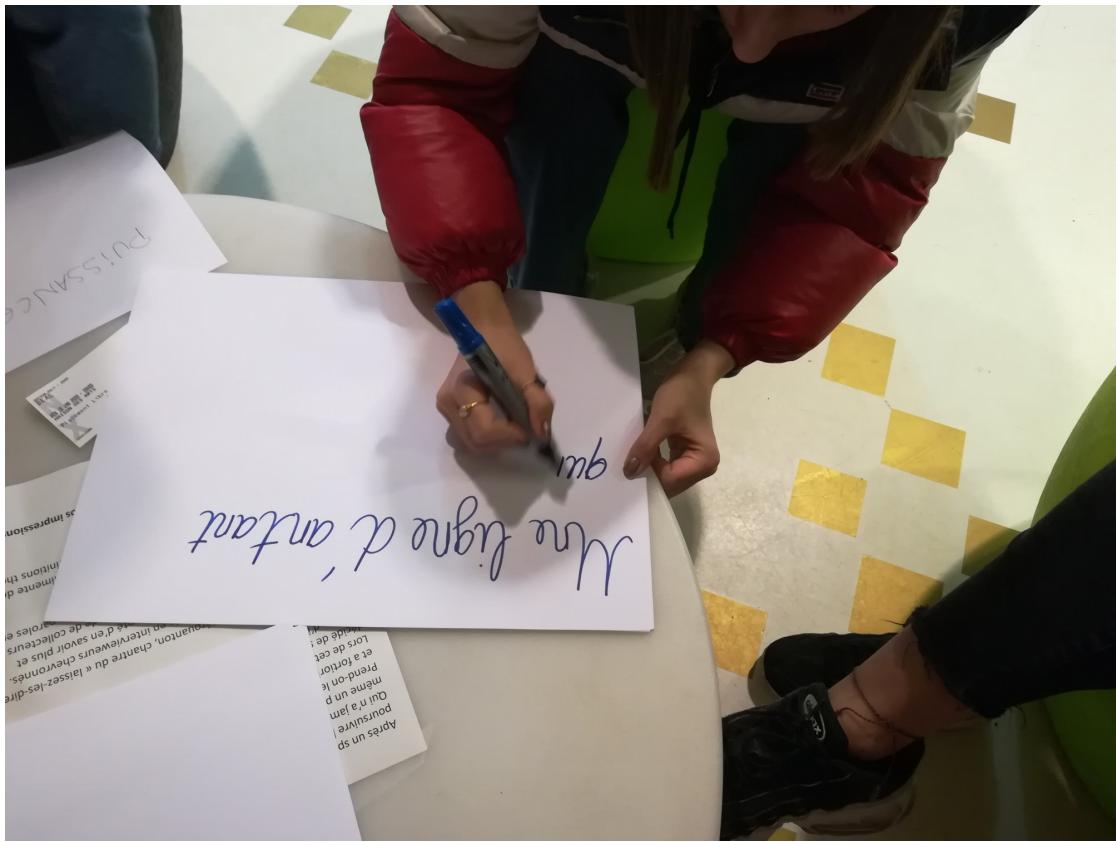


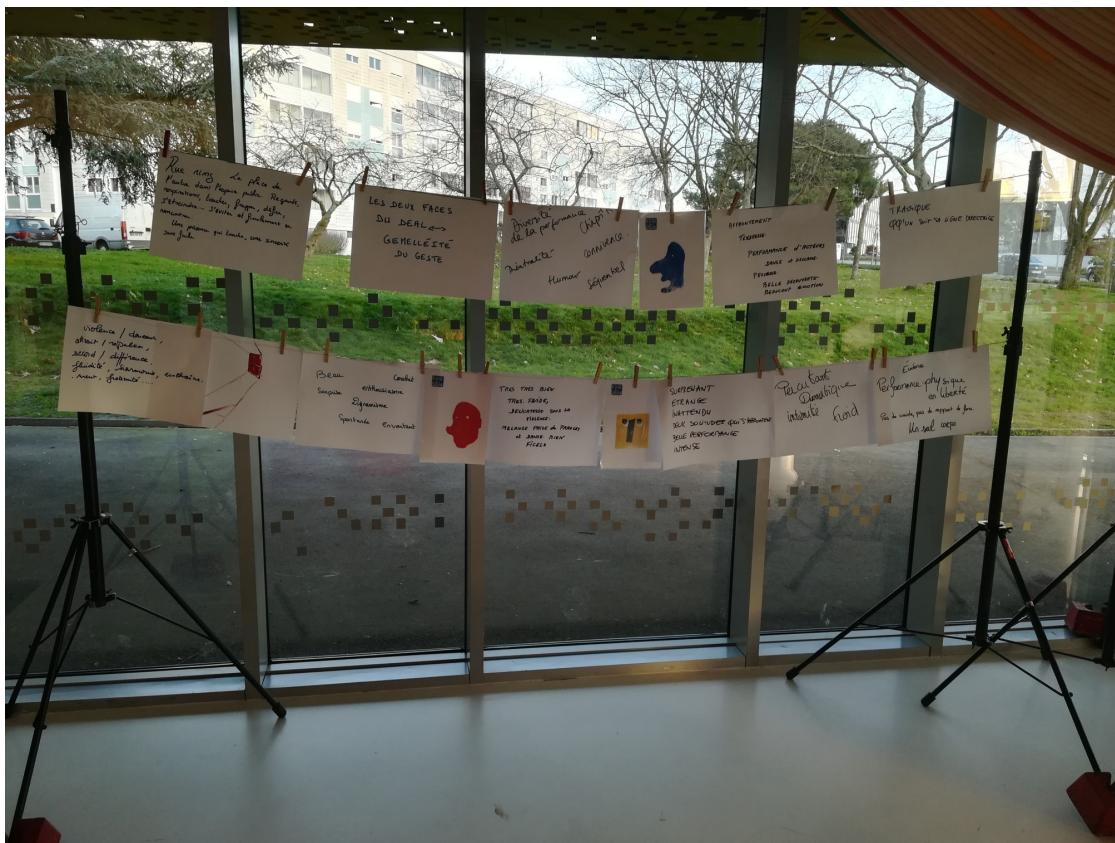


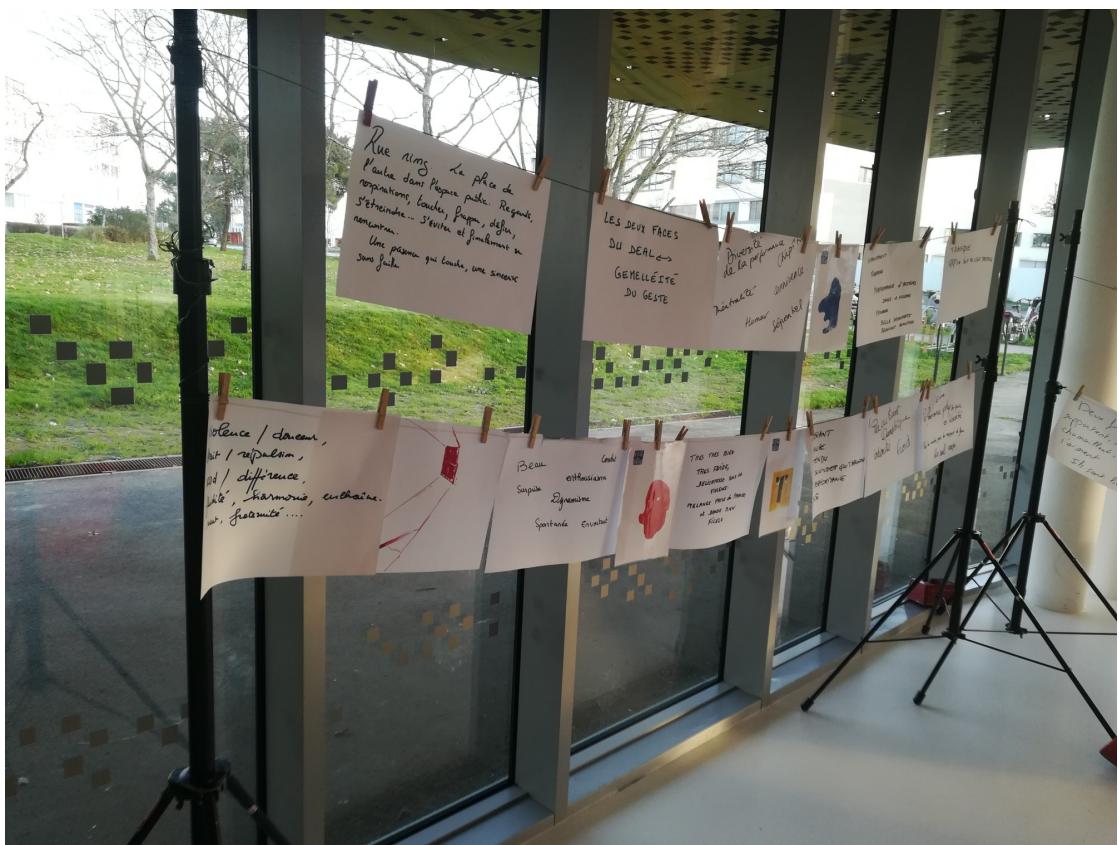


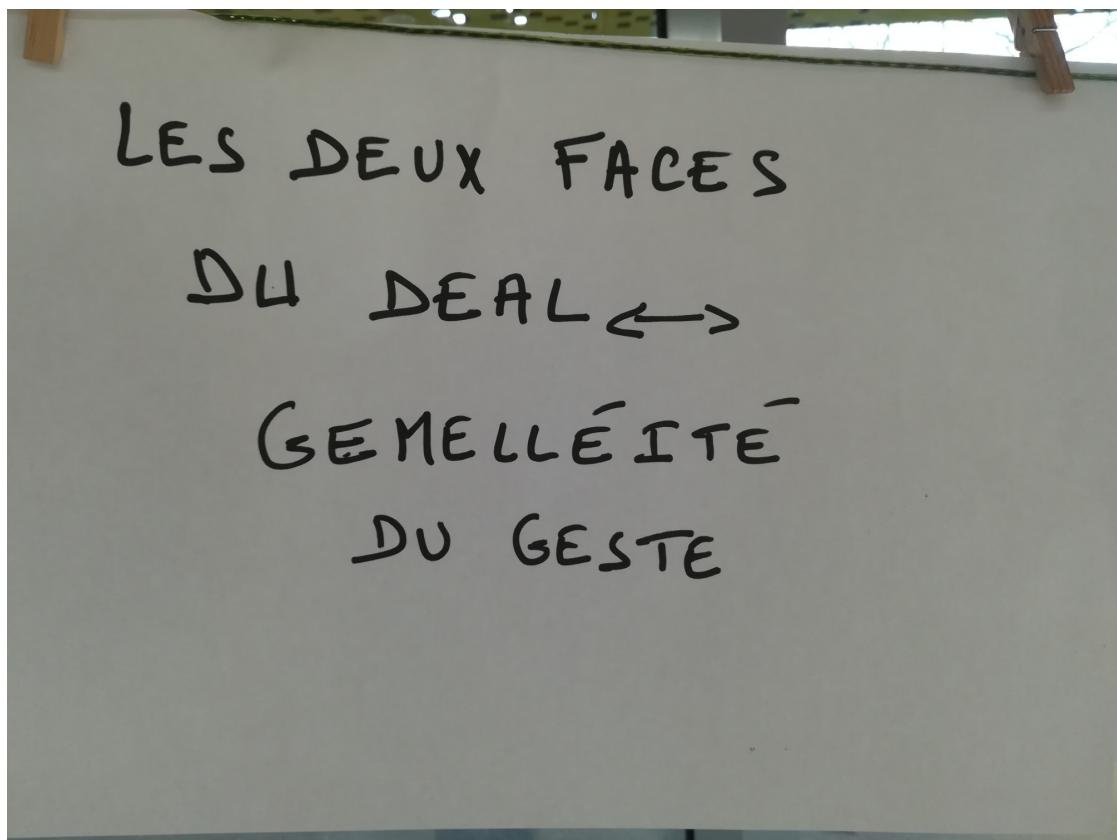
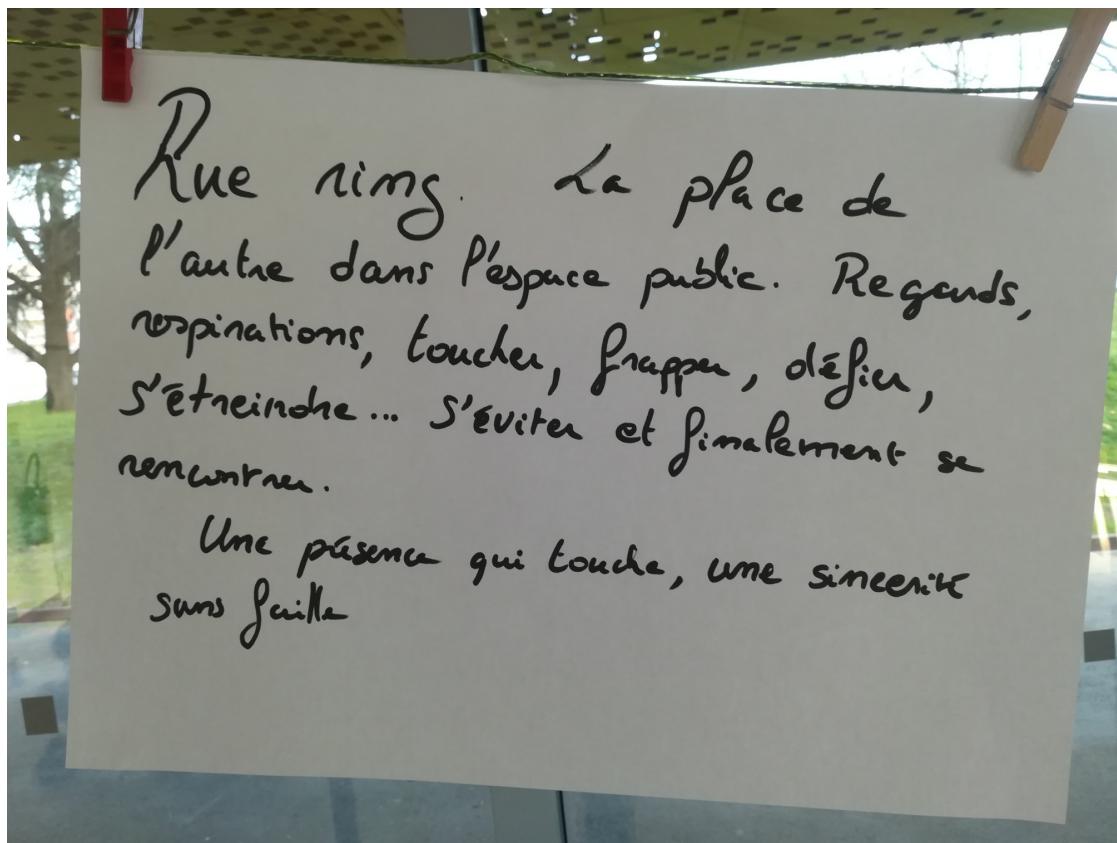


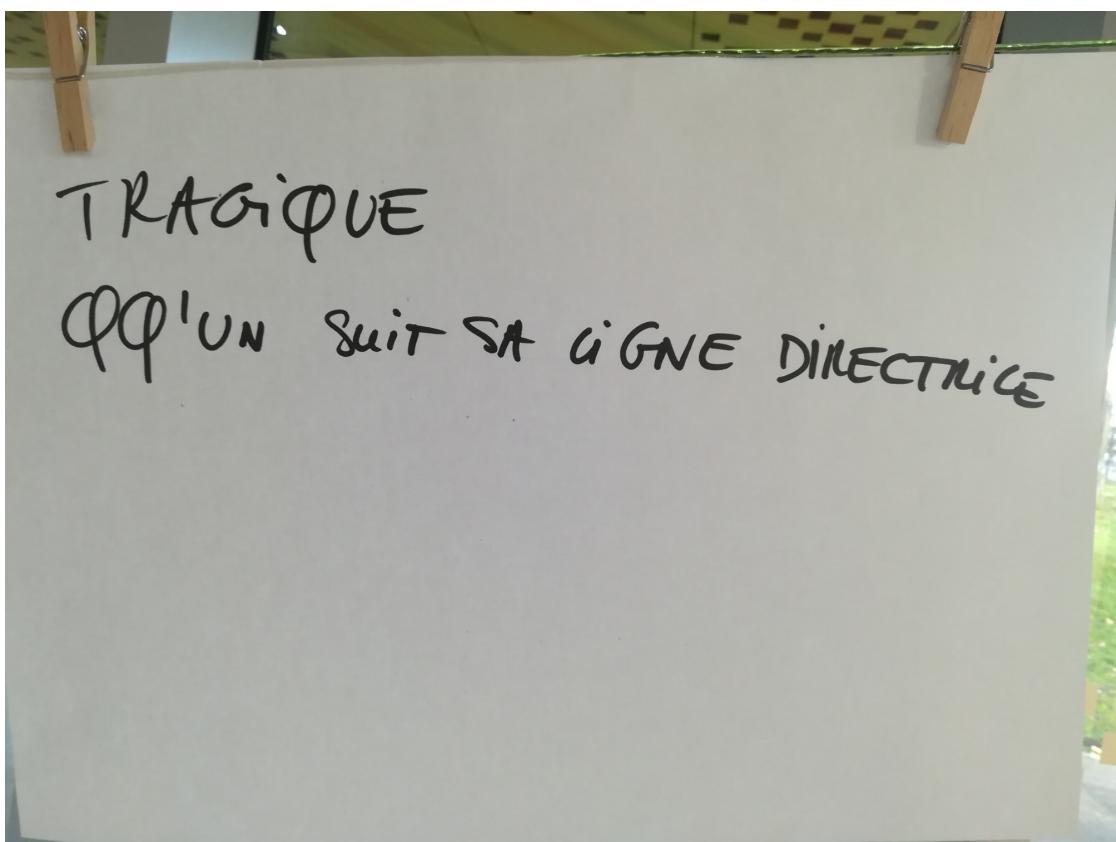
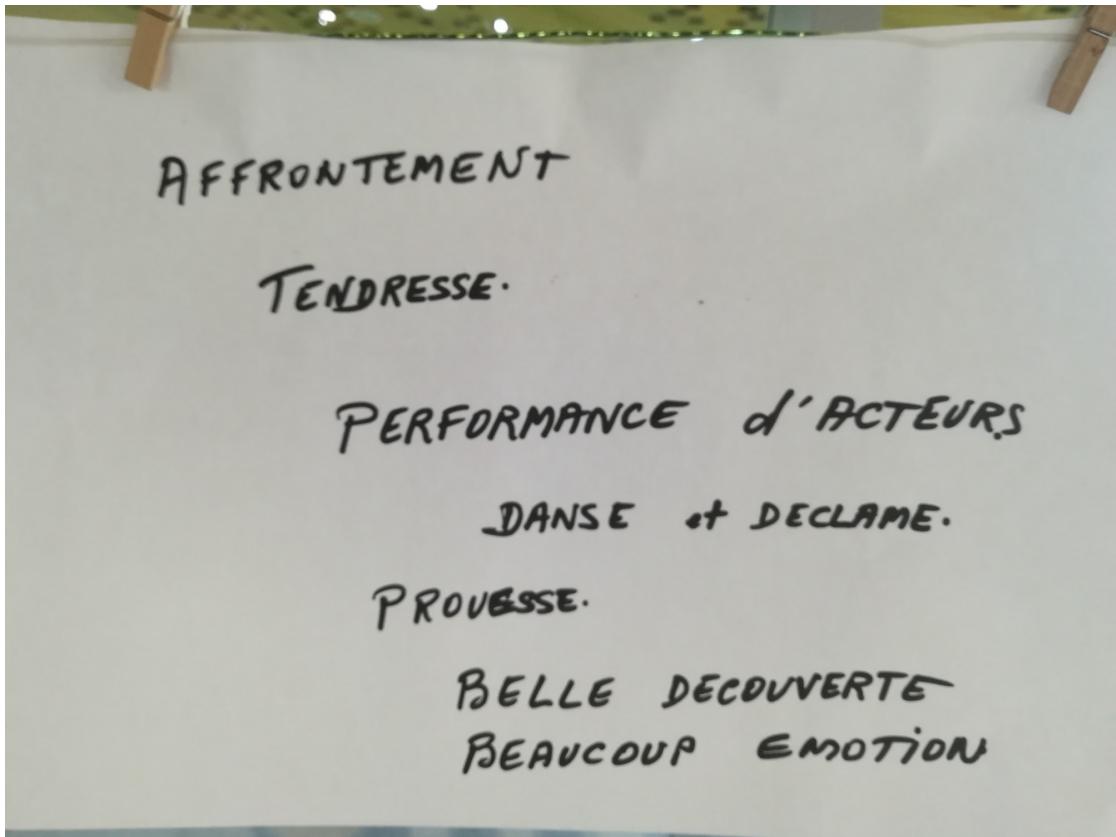


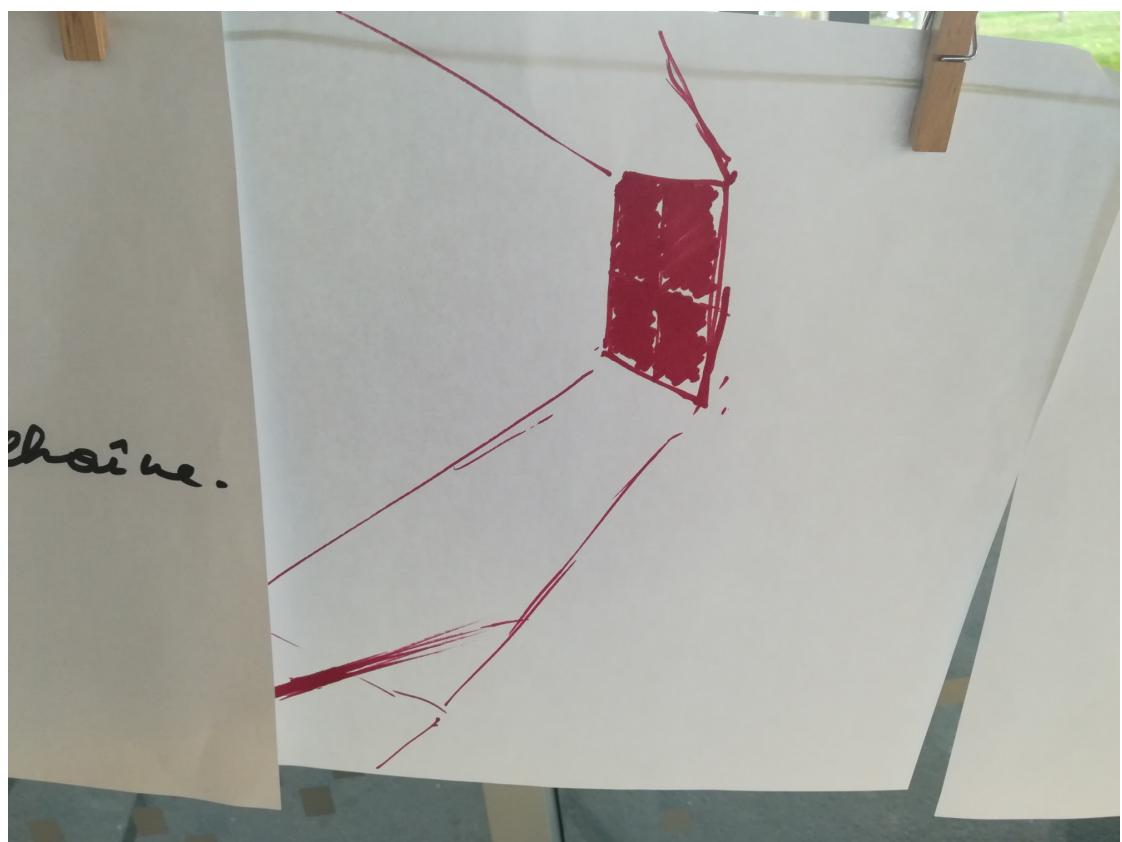
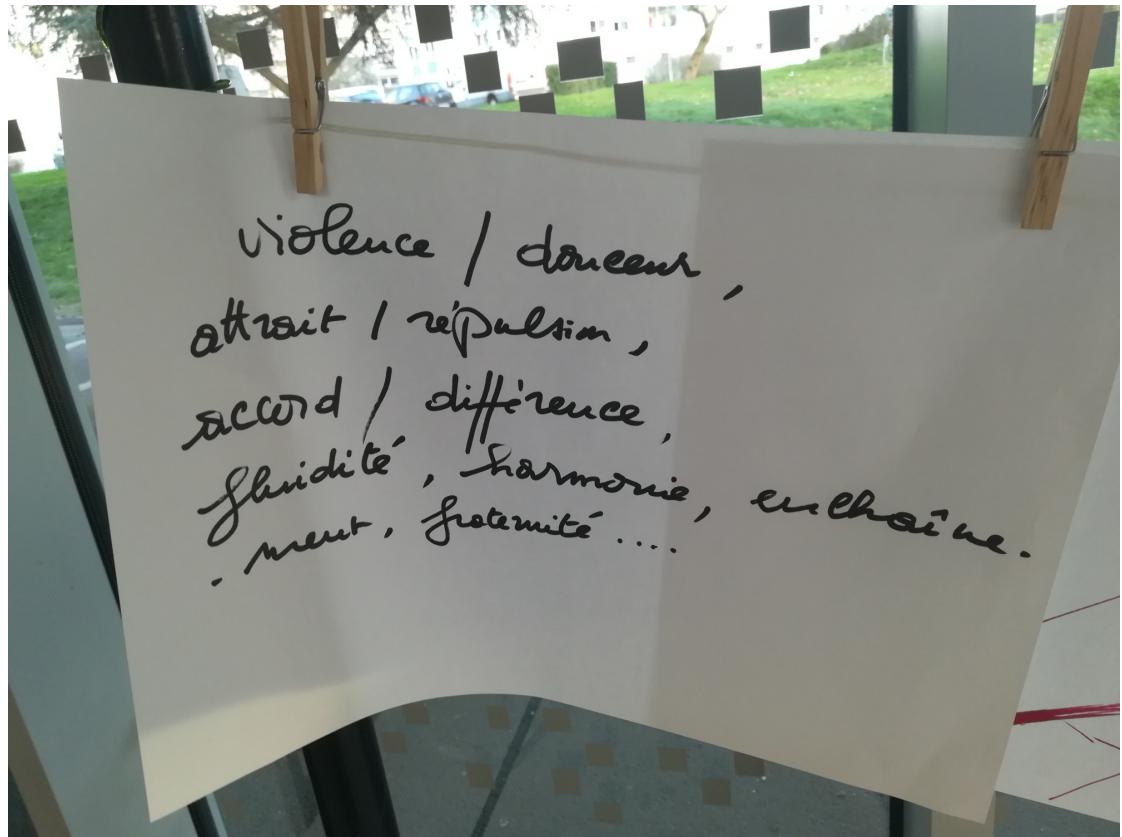


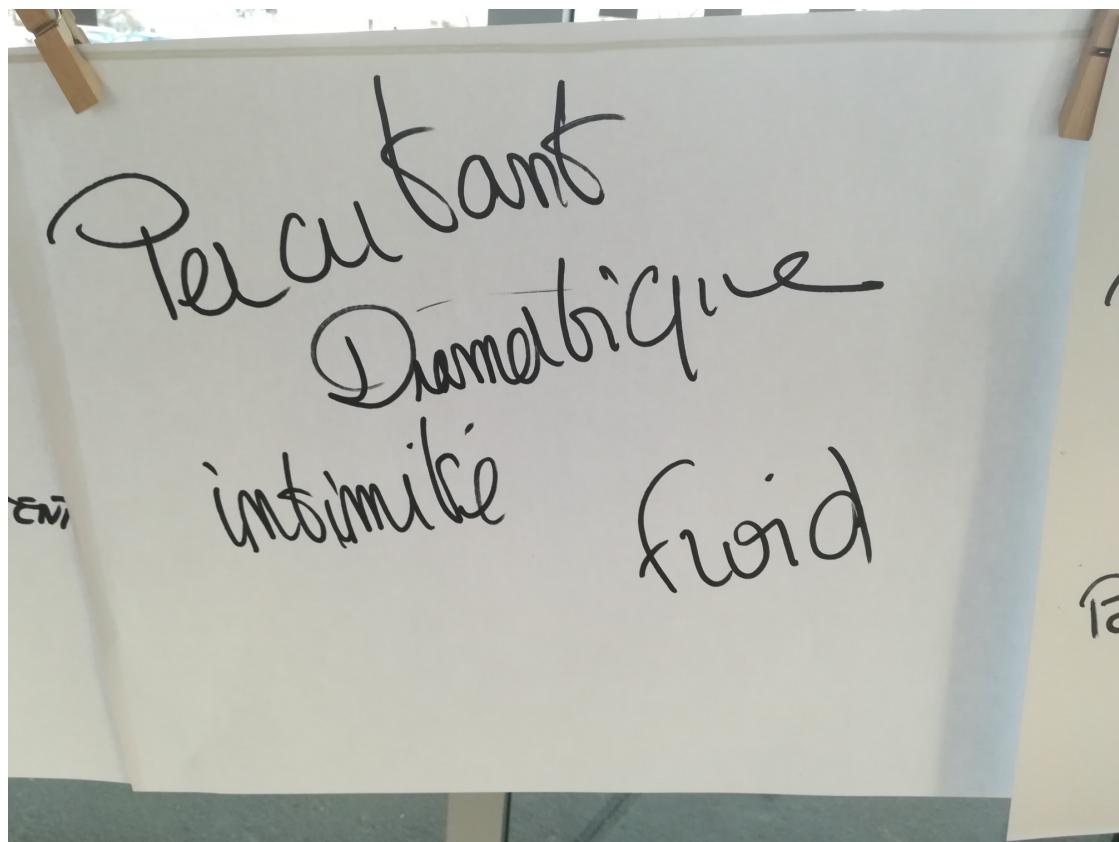


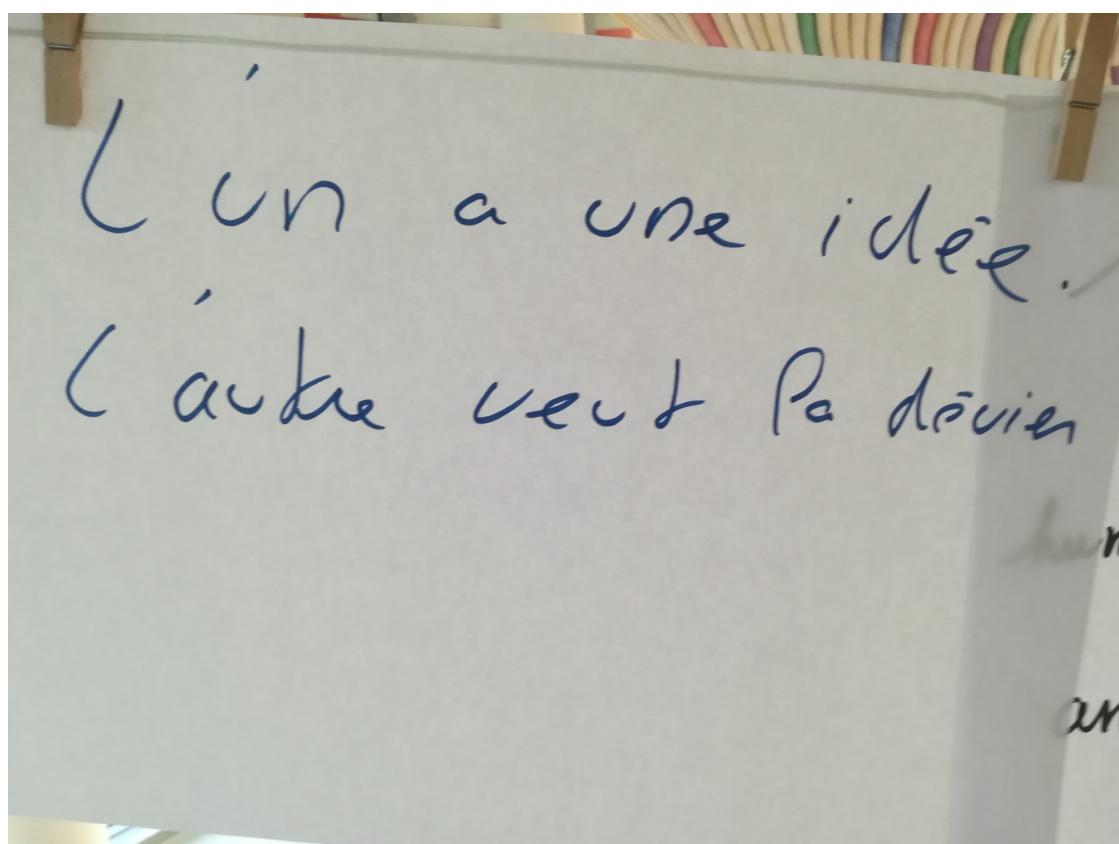
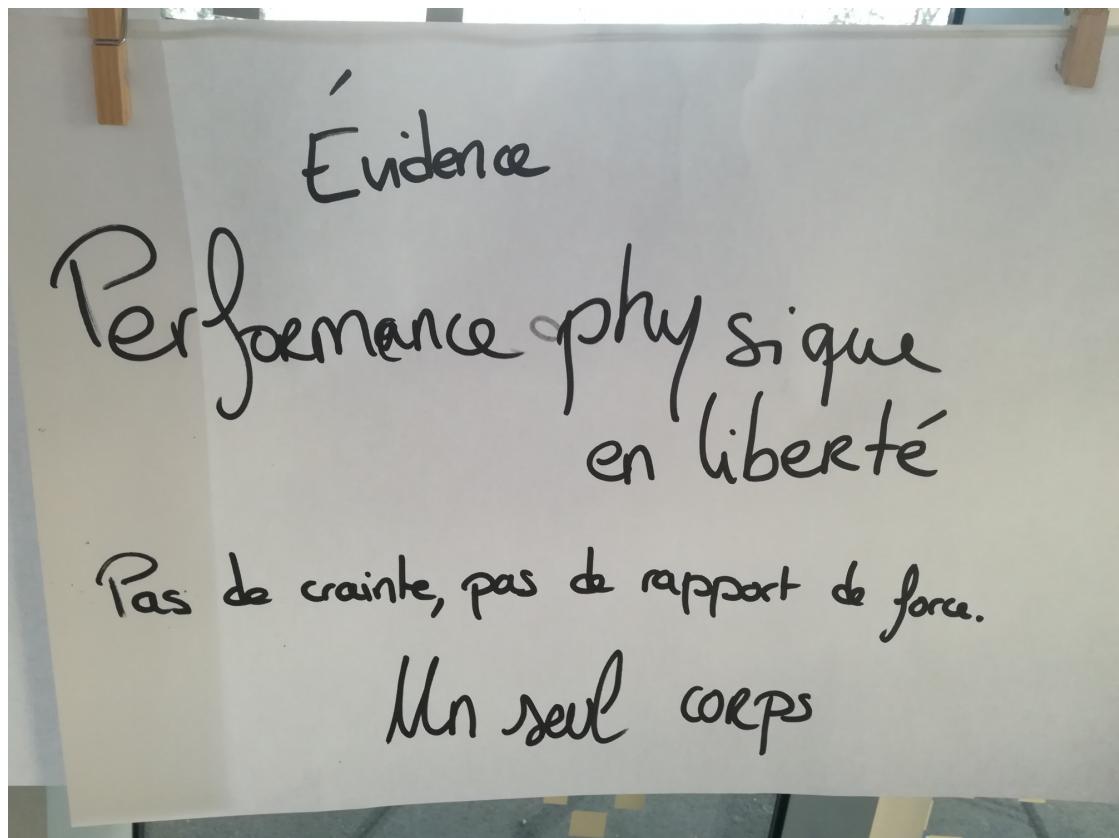


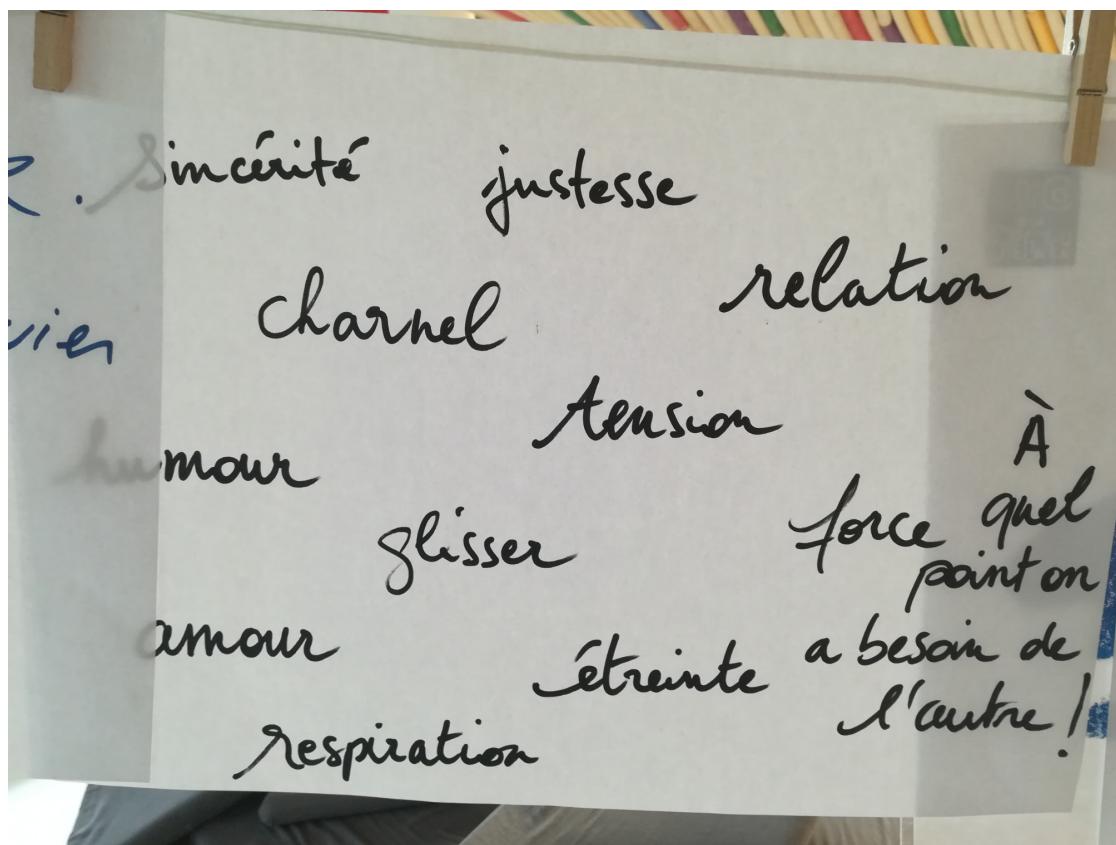


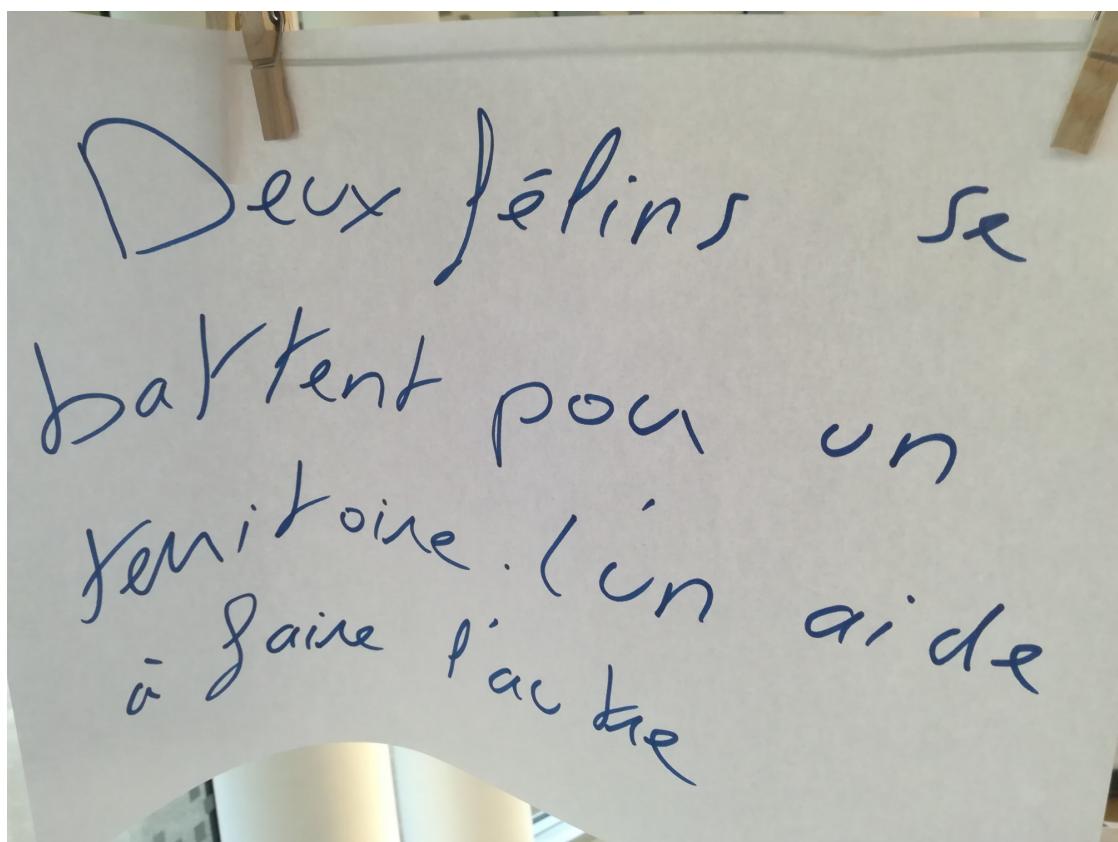
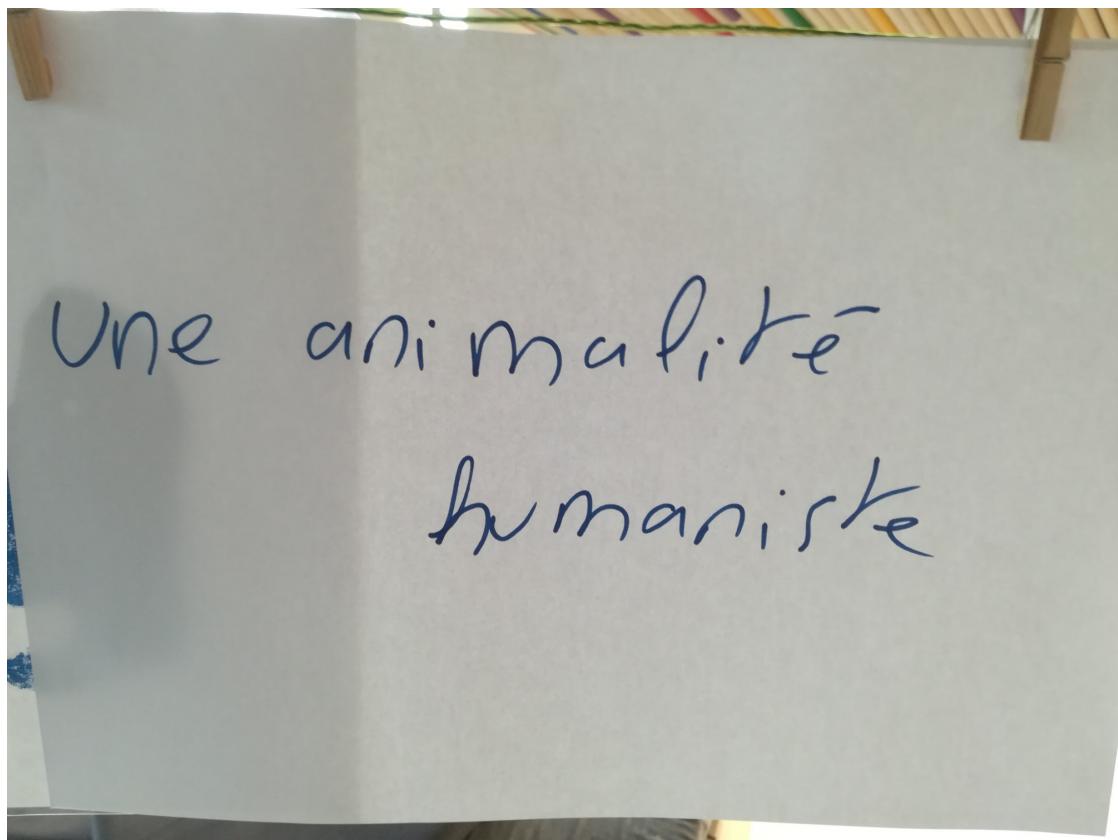


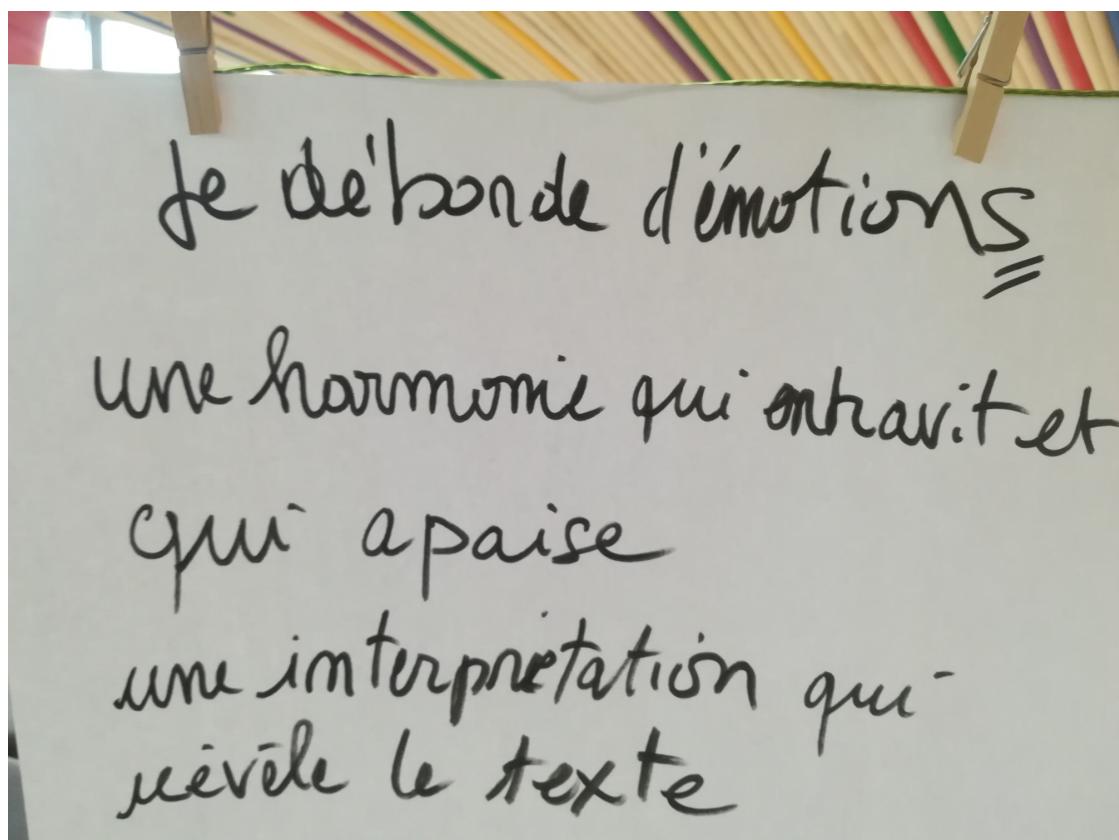


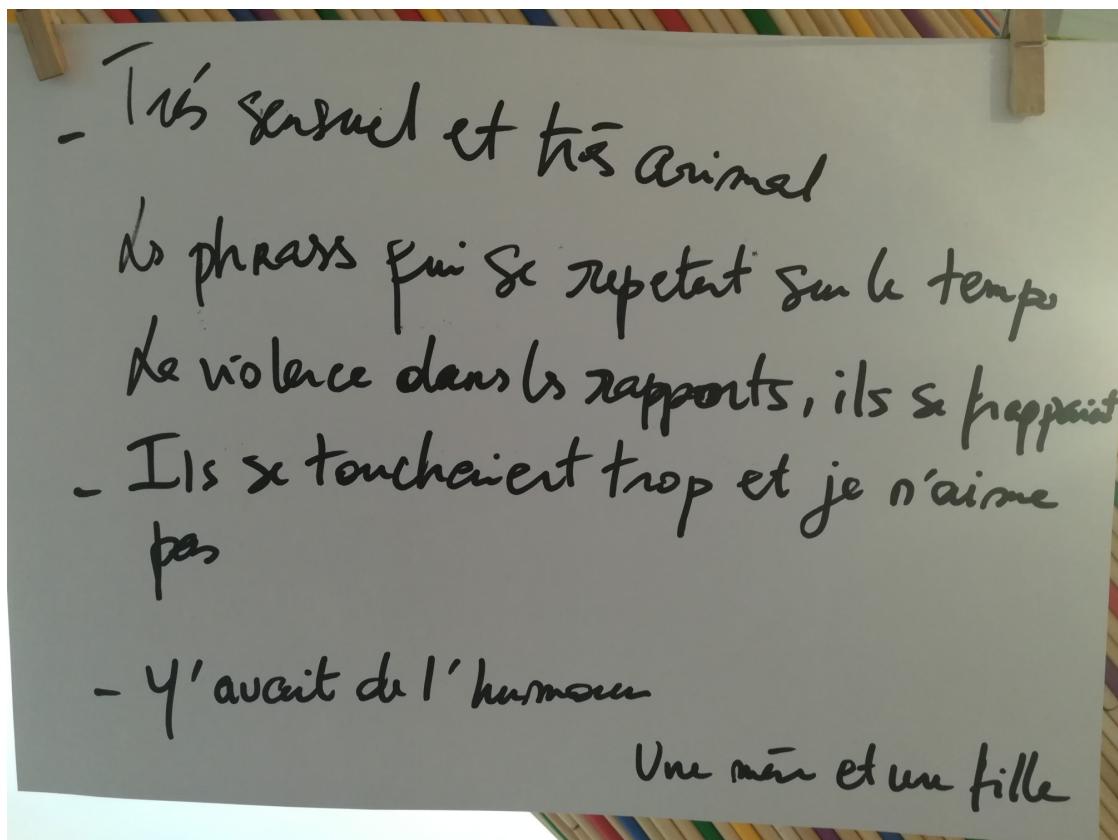
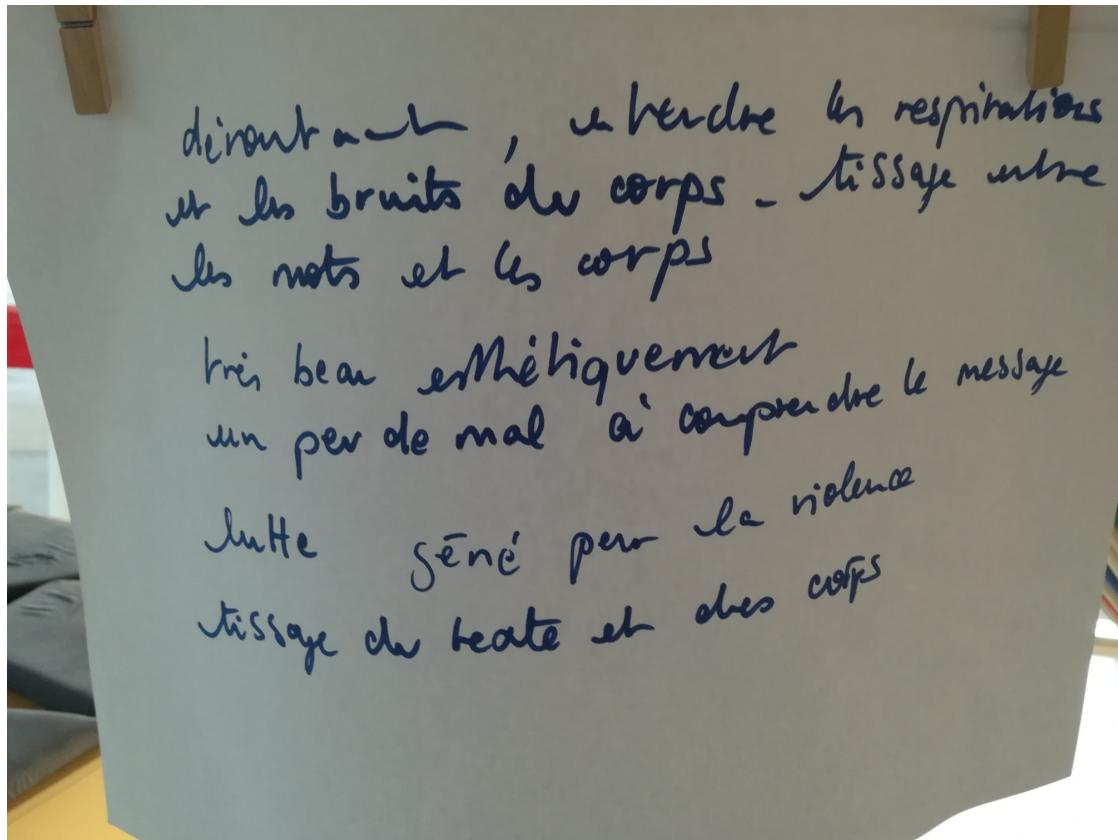


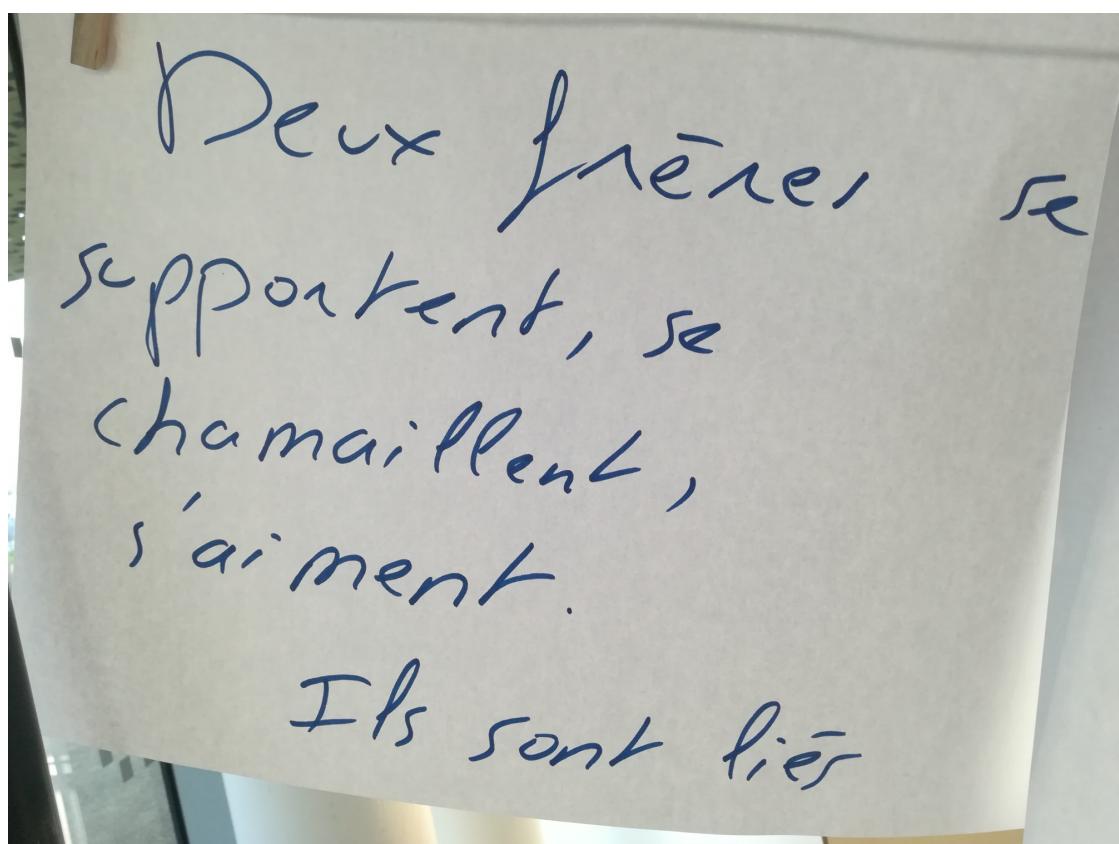
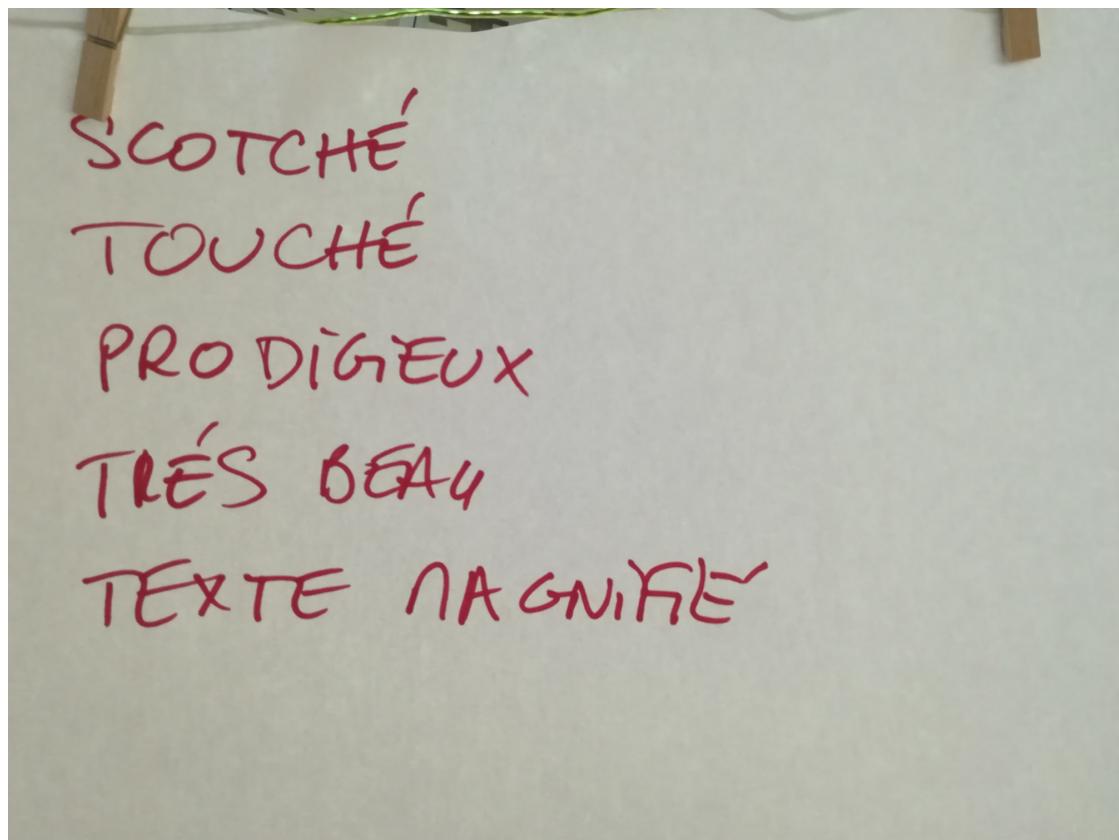


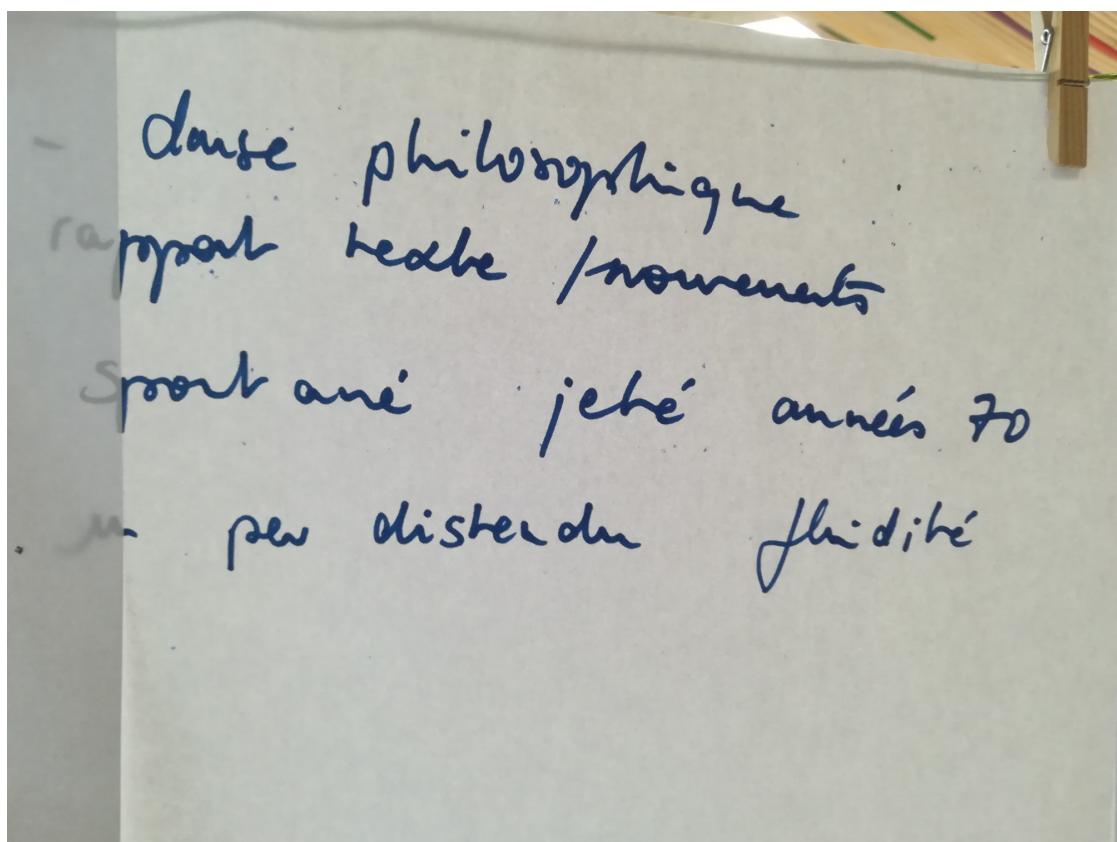
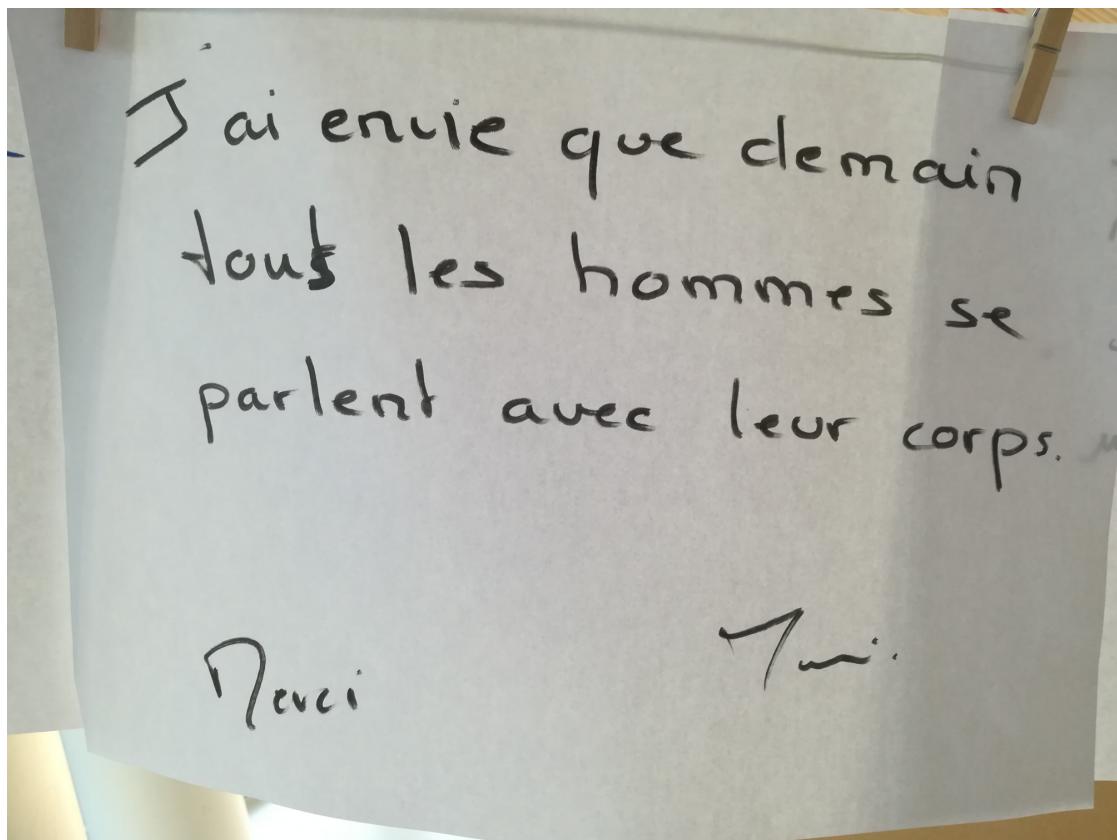










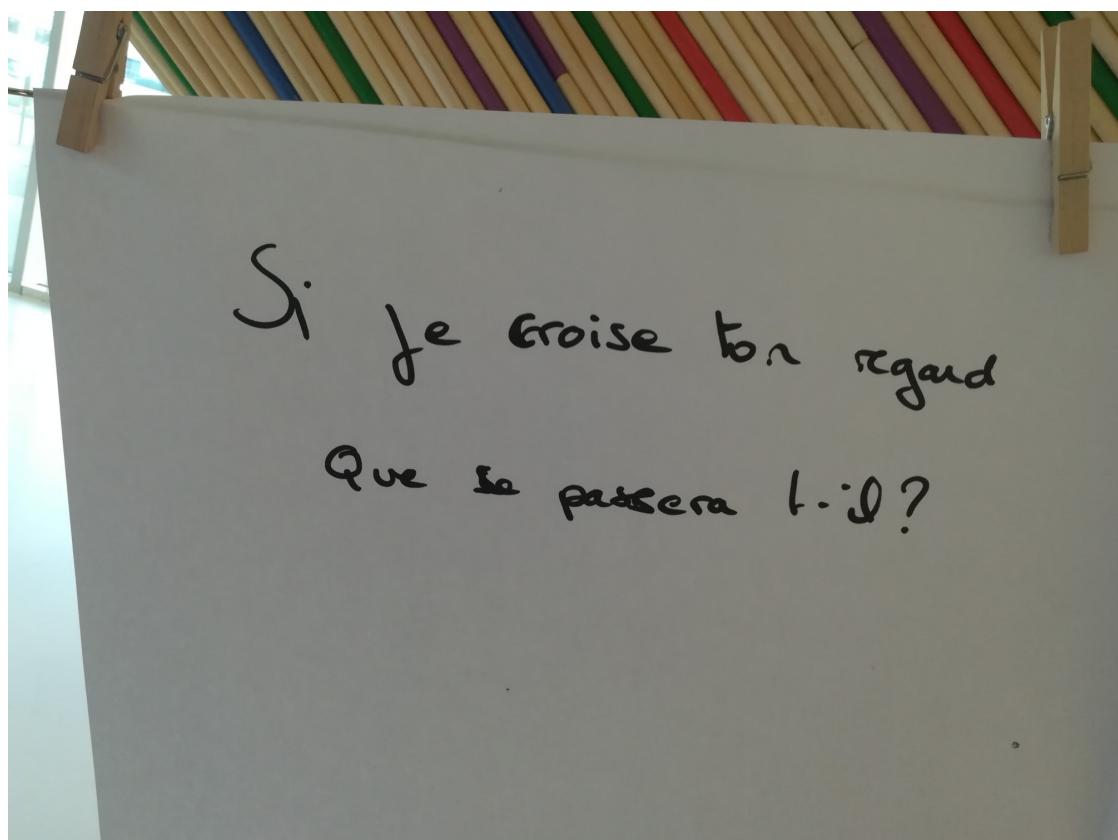
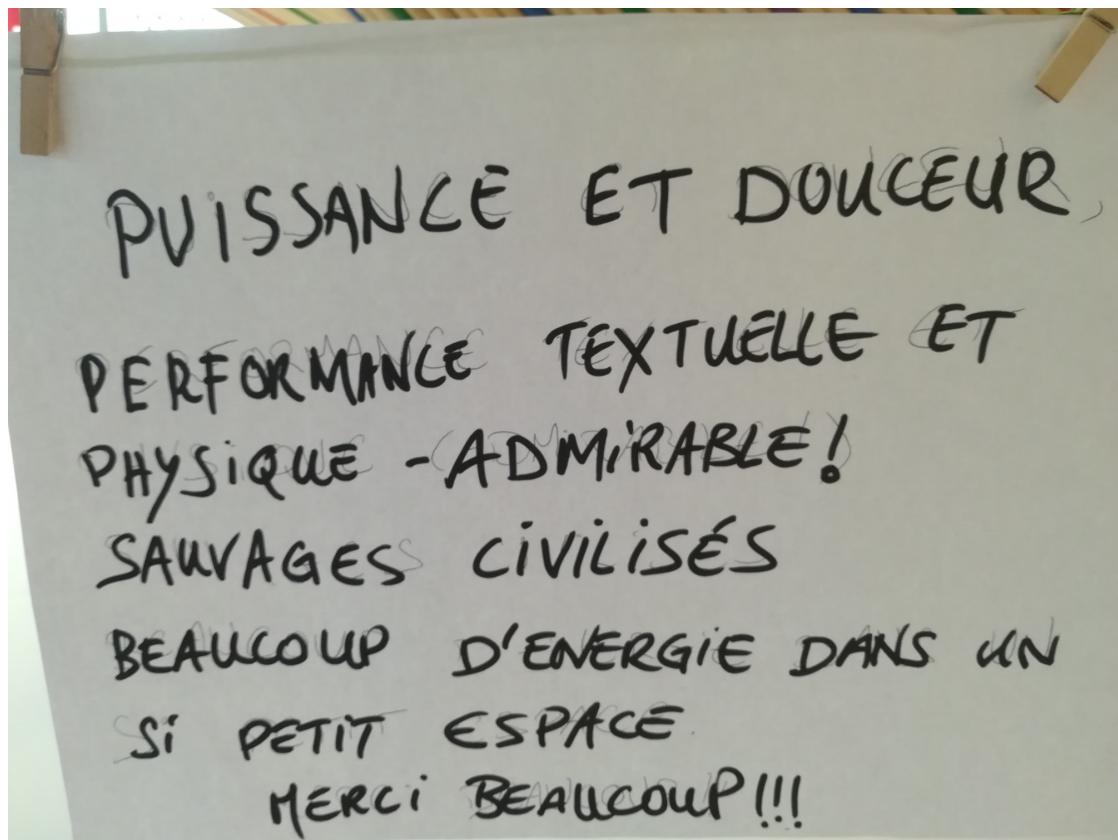


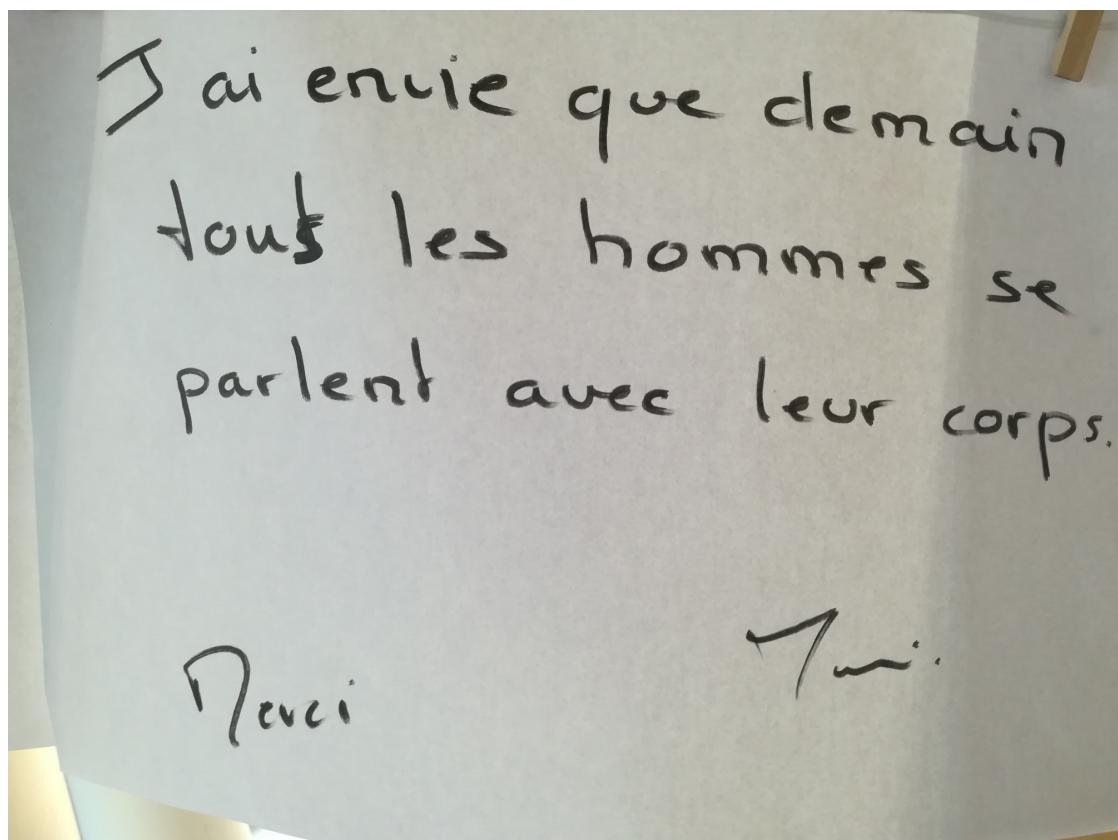
ébahie, époustouflée,  
Touchée ... je veux  
jouer avec eux moi aussi!  
des chats ... on aurait dit  
des chats ... humoristes et graves,  
et sincères aussi ... et sensibles...  
aussi!

Une ligne d'antan  
qui les relient à travers  
les conflits.

Une présence inroyable  
Au début je me suis demandé puis  
j'ai été amené  
Sauvage / Animal

Jean-Baptiste, il a l'air  
d'un gros chat  
il absorbe les chocs  
c'est beau comme idée  
de mise en scène





Pour *Le Dico du spectateur*  
Joël Kérouanton,  
à partir d'un dispositif « Porteur de paroles citoyennes » mis en œuvre avec Les Collectors.

#### DISTRIBUTION

CONCEPTION, INTERPRÉTATION : JEAN-BAPTISTE ANDRÉ ET DIMITRI JOURDE

COLLABORATION À LA DRAMATURGIE : FABRICE MELQUIOT

CRÉATION MUSICALE : JEFFERSON LEMBEYE

CONCEPTION ET RÉALISATION DE LA SCÉNOGRAPHIE : VINCENT GADRAS

COLLABORATION ARTISTIQUE : MÉLANIE MAUSSION

RÉGIE GÉNÉRALE : JULIEN LEFEUVRE

Crédits photos : Benoit Thibaut (photos chapeau article) et Joël Kérouanton (photos de contexte)

Première mise en ligne le 22 janvier 2020 et dernière modification le 4 août 2020

# Deixe-me



**Cet article est le récit d'une soirée « Critique du spectateur » menée avec le théâtre ONYX et Les Collectors, autour du spectacle *Deixe-me*.**

---

*Théâtre ONYX, 26 novembre 2019.*

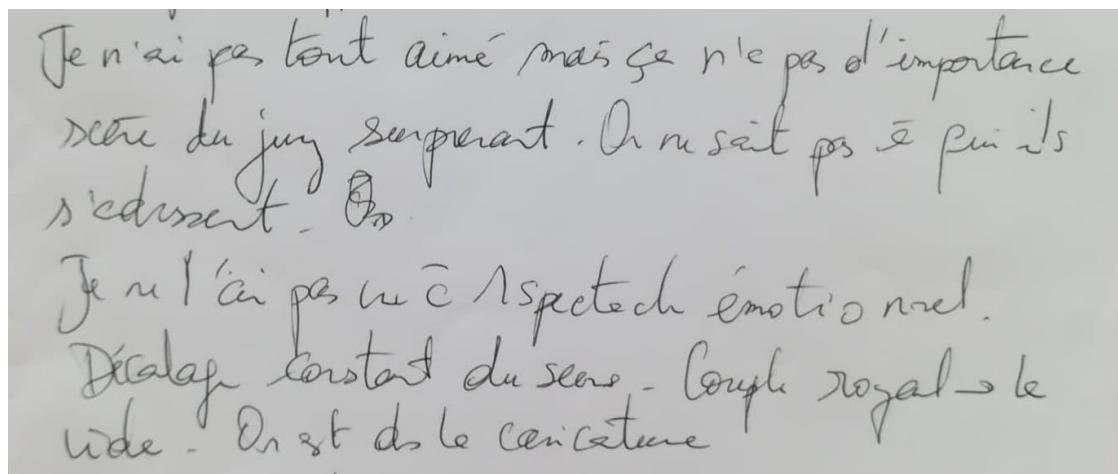
Énergique et acidulé, *Deixe-me* (« Laisse-moi » en brésilien) joué par la Cie Subliminati Corporation est le murmure hurlé par quatre repris de justesse ! Entre paradoxes et lieux communs, doutes et fragilités, ambitions et mesquineries, chaque individu se raconte devant nous en mots et en actes. Cascades, jonglage, acrobatie deviennent prétexte à confessions et anecdotes, grandes blagues et petits mensonges, toujours avec panache ! L'humour ravageur de la Subliminati Corporation ne ménage pas son auditoire. *Deixe-me* est un appel à la vie, à la communion du groupe et à la libération de l'individu, une fable désarmante de sincérité et d'humour !

PRÉSENTATION DE *DEIXE-ME* PAR ONYX.

« Subliminati Corporation ». Le nom de la compagnie interpelle. Fait presque rire. Deux mots, qui, l'un et l'autre, font Boom !, Plaf !!, Crac !!! — décalage assuré. Et c'est ce qui s'est passé. Barré, givré, hysterique, bordélique, pas complaisant pour un sous, son spectacle *Deixe-me* a décalé un public rigolard, jusqu'à en perdre plus d'un. Le plus étrange ? Ces **spectateurs et spectatrices perdu·es** ont apprécié cet état de perdition. Comme si les danseurs et danseuses de Subliminati Corporation avaient emmené les spectateurs et spectatrices avec eux, par leur énergie ? Leur folie ? Leurs cabrioles enfantines ? Leur désordre assumé ? Leur humour ? Leur ballet

foutraque mais puissant ? « Je n'ai pas tout aimé, mais ce n'est pas ça le plus important », précisera un spectateur.

On voit bien que le fameux « comprendre » n'a pas été au centre des enjeux lors de cette soirée où certains spectateurs ont pu sublimer par les mots la façon dont ils avaient incorporé la danse. Car ils ont incorporé *Deixe-me*. Une incorporation du lâcher prise : « Au début on essaie de comprendre, et puis on se laisse bercer par les mots et les situations, on cherche un sens alors qu'il n'y en a pas d'emblée ». Oui, pas forcément un sens premier, un sens qui saute aux yeux, mais des sens en ébullition, du lâcher prise, de l'exutoire, de la sensation physique de rébellion, de l'explosion personnelle, une « carte de l'humain » a même formulé une spectatrice en verve. « Un décalage constant du sens » a complété son voisin. Comme si nous, spectateurs et spectatrices, zappions d'une chaîne à une autre, passions du sport à l'actualité, à une série romantique, à un documentaire au Brésil. *Deixe-me* parle avec dérision de la dérive consommatrice. *Deixe-me* est le jeu absurde (et tellement jouissif) du zapping transféré dans l'espace du spectacle.

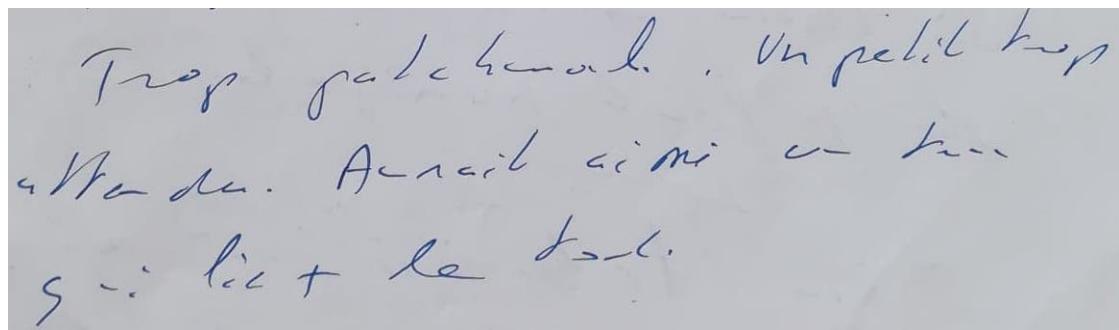


L'ensemble des interprètes ont passé leur temps à changer de costumes — on pourrait dire : changer de peau. S'essayer à de nouvelles identités. Perdre le contrôle de soi. Jusqu'à essayer des Google Shoes et être dépassés par la technologie. Un plaisir que seule la scène peut donner : s'essayer, par le vêtement, à d'autres vies que la sienne. Nous pourrions presque les jalousser si les danseurs et danseuses n'avaient dû vaincre, dès le début du spectacle, un ciel en colère. Les coups de tonnerre ont démarré aux trois coups, il y avait à l'évidence un synchronisme étonnante entre les éléments de la scène et les éléments du cosmos. « Moi j'adore

ça », a témoigné un des interprètes après la représentation, « Si je pouvais jouer à poil sous la pluie, je le ferais ».

Avec cet orage d'une violence rare, la violence du propos scénique était décuplée. Sans compter la présence des interprètes, qui luttaient contre les éléments naturels tout en cherchant à nous associer à leur histoire. Dès lors qu'ils ont cessé de lutter contre, et d'accepter l'élément naturel dans leur jeu, ils ont pu trouver leur tempo. « Ils » ? Les quatre corps dansants. Ou les quatre clowns. Ou les quatre personnages. Avec ces zigotos-là on ne sait pas.

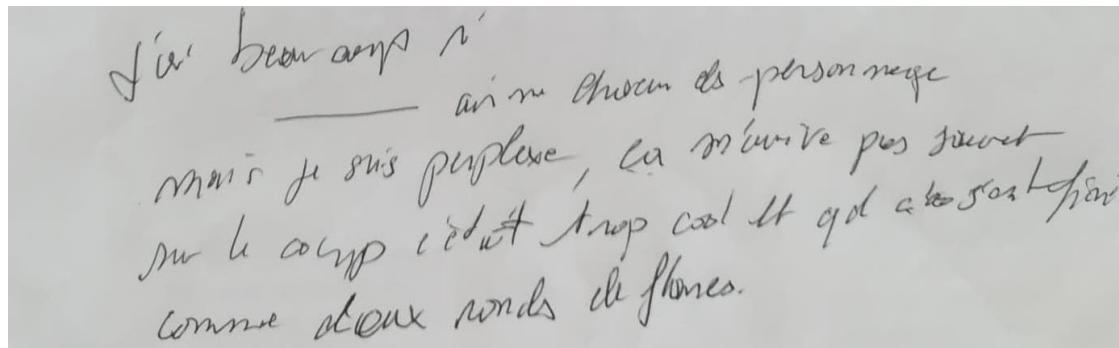
Spontanément on se dit : quatre personnages comme quatre récits croisés ? Non. Du tout. Ils ne se rencontrent pas ou peu. On ignore ce qu'ils ont à se dire. Ils existent mais font chemin distinct. Ils ont suffisamment à faire avec eux-mêmes, continuellement occupés dans cette guerre du soi à soi — est-ce cela qui les rend si attendrissants ? Ils ne se rencontrent pas mais se rencontrent par les corps, la danse, le ballet. Par un sublime ballet claudicant. Un ballet claudicant sur le dancefloor. Le plus dingue est l'apparente improvisation perpétuelle, alors que l'on sait bien que l'écriture chorégraphique est fine. Tout est écrit et rien ne paraît écrit. Ce serait cela une chorégraphie bien écrite.



Et il y a ce bruit d'hélicoptère. Une allusion aux treize soldats morts en hélicoptère au Mali lors d'une opération de guerre contre l'islamisme radical ? Un deuil national venait d'être décrété peu avant la représentation... Les danseurs et danseuses de Subliminati Corporation savent capter le monde et nous le renvoyer sous forme diffractée. Les Collectors les soupçonnent d'inventer une situation et des costumes selon le moment où ils jouent.

Malgré la puissance troublante de *Deixe-me*, le public est resté dubitatif. Il a ri, beaucoup. Il a **kiffé**, beaucoup. Il a aimé les personnages, beaucoup. Mais il est resté attentiste, embarrassé, entre

le zist et le zest, incertain, indécis, interrogatif, sceptique, indéterminé, irrésolu, en d'autres termes : perplexe. Des **spectateurs et spectatrices perplexes** troublé.es par la co-présence continue entre la grandiloquence de la musique et la fragilité des humains. « Les deux semblaient se confondre et c'était assez perturbant, en fait » résumera une spectatrice, avant de qualifier ce trouble de « torture des esthétiques ».



Perplexe aussi comme cette spectatrice accoudée au bar après la représentation, que Les Collectors ont pu approcher (non sans boire un verre) : « J'ai trouvé ça trop cool, et puis quand ça c'est fini je suis restée comme deux ronds de flan. Pas pu décoder. Pas trouvé de fil rouge. Pas tout suivi. À un moment donné j'ai pensé trouver une idée, et puis c'est reparti. » Le spectateur ou la spectatrice perplexe, Les Collectors ne l'ont pas trouvé qu'au bar. Il ou elle déambulait aussi dans le hall du théâtre, comme s'il fallait mettre des mots sur sa perplexité et rentrer chez soi en ayant déposé son sac de problèmes esthétiques. Les Collectors ont soupçonné un moment le public de reproduire les mêmes gestes que les interprètes de *Deixe-me*, qui avaient trimbalé leurs balluchons — une allusion aux migrants ? — tout au long de la représentation, avant de les déposer sur scène et de s'en aller, dépouillés de leurs soucis. Cette histoire de sac a même donné lieu au pitch de la soirée : *Deixe-me*, ce sont des gens qui reviennent de la guerre et à la fin ils enterront leurs morts. »

Pour *Le Dico du spectateur*,  
Joël Kérouanton,  
à partir des paroles receuillies par Les Collectors.

---

**DISTRIBUTION**

DE ET AVEC : MIKEL AYALA, AUDE MARTOS, MAEL TEBIBI, ROMAIN DELAVOIPIÈRE.

CO-MISE EN SCÈNE : VIRGINIE BAES & SUBLIMINATI CORPORATION

CRÉATION LUMIÈRE : THOMAS BOURREAU

RÉGIE GÉNÉRALE : MATHILDE PACHOT

ADMINISTRATION / PRODUCTION : LES THÉRÈSES ET SARAH BARREDA

---

Crédit photo : Sébastien Armengol (photo de constat) et Joël Kérouanton (photo de contexte)

---

Mise en ligne le 17 mars 2020 et dernière mise à jour le 9 mars 2021.

---

## Comme aucun nid n'entoure son oiseau



Cet article est le récit d'une soirée « Critique du spectateur » menée avec le théâtre ONYX et Les Collectors, autour du spectacle *Comme aucun nid n'entoure son oiseau*.

---

Théâtre ONYX, 9 février 2020.

Le spectacle s'empare de l'œuvre inachevée de Kafka, *Le Terrier*, pour lui donner la saveur de l'enfance, celle de l'imagination débordante et des folles aventures. Se lover dans les creux et recoins d'une cabane, échafauder des constructions improbables, fantasmer des ennemis, être affairé, construire des mondes imaginaires...

À l'aide d'une étonnante construction de bambous, les deux interprètes nous entraînent dans l'univers de l'enfance, un univers onirique et épique digne des récits d'heroic fantasy.

PRÉSENTATION DE *COMME AUCUN NID N'ENTOURÉ SON OISEAU* PAR LE THÉÂTRE ONYX.

S'agissait-il de personnages-oiseaux ou de personnages-canidés ? De rapaces ou de mustélidés ? D'une créature bestiale ou humaine ? Les deux interprètes incarnaient une narratrice hybride à qui, nous, public, pouvions éventuellement nous identifier. *Comme aucun nid...* imposait de penser sa condition animale.

Parler du  
terrier des  
humains  
n'est pas  
trop à notre  
avantage...  
En  
constatant  
sa grande  
dépendance  
au  
smartphone  
(sans lequel  
il ne sort pas  
de son  
terrier), un  
spectateur  
junior s'est  
interrogé :  
les animaux  
sont-ils plus  
libres que  
les humains  
? les  
animaux  
sont-ils plus  
libres que  
les humains  
? les  
animaux  
sont-ils plus  
libres que  
les humains  
?  
?

Le spectacle aurait-il pu être porté par une seule interprète puisqu'un même personnage était joué ? Non, a dit un jeune garçon : il y a davantage d'émotions quand il y a deux danseuses. Et puis, chacune des interprètes ne possède-t-elle pas son geste, sa parole, son ton propres ? La gémellité n'empêche pas l'individualité.

Des textes prétaient du sens à la danse et plus globalement au spectacle. On y a entendu la question de la prédatation, de la menace. Ces textes apportaient une respiration, étaient synchronisés avec la danse. Par moment, le triptyque décors/danse/mots devenait quelque chose de très très fort.

Un moment, la danse faisait écho aux pas de Charlie Chaplin. Des interprètes aux jambes arquées, les pieds écartés.

Quand les danseuses en miroir ont fait le truc de Charlie Chaplin, ça humanisait les animaux (si on admet qu'elles interprétaient des animaux). Leurs mouvements gracieux, c'étaient des esprits, sans formes particulières, susceptibles d'évoluer à l'infini. Susceptibles d'évoluer à l'infini. Susceptibles d'évoluer à l'infini.

Beaucoup de spectateurs adultes étaient inquiets de la bonne réception par les enfants, surtout dans la première partie, un peu longue (il était temps que le décor bouge un peu).

Ah ! Cette scène  
des sacs jaunes !

Sacs de  
nourriture ? Sacs  
à viande ? Sacs à  
chips ? Sacs de  
pierres ? Sacs  
pour se camoufler  
et sortir du terrier  
en cas d'urgence ?  
Les spectateurs  
étaient  
intarissables...  
pour évoquer  
l'impossibilité de  
décrire et de  
comprendre cette  
scène. Et  
pourtant ces  
images de  
danseuses-  
animales jouant  
avec des sacs  
jaunes s'étaient  
imprimées dans  
toutes les têtes.  
C'était le  
« moment rigolo »  
du spectacle.  
Allez savoir  
pourquoi ! Une  
métaphore de la  
vie mystérieuse et  
drôle de ceux et  
celles qui se  
terrent ?

Cette inquiétude des adultes, n'était-ce pas une inquiétude vis-à-vis d'eux-mêmes, voire une stratégie (inconsciente !) pour ne pas parler de soi ? pour ne pas parler de soi ? pour ne pas parler de soi ?

— C'est un spectacle qui aurait gagné en force avec quatre ou cinq interprètes,  
— Tu ne crois pas ?  
— Non, je ne suis pas de ton avis. Déjà qu'on ne comprend pas avec deux interprètes, avec quatre, ou cinq, nous aurions été perdus.

Pas trop aimé, mais l'architecture de la salle était belle. Beaucoup regardé les décors, aussi. Même fait que cela. Observé le pouvoir esthétique du bambou. C'est vraiment un bon matériau pour mettre en jeu la métaphore de l'adaptabilité.

Des lamelles de bois assemblées — à priori du bambou — créaient un personnage-animal ressemblant comme deux gouttes d'eau au tapir (il mangait des fourmis, il fouillait le terrier). Le matériel n'était peut-être pas anodin : le bambou avait un rôle de nourriture dans l'histoire du spectacle. C'était de la viande en même temps qu'une petite cabane, un garde-manger, une nourriture spirituelle. C'était vraiment un décor à narrativité plurielle.

Ce spectacle nous a conduits à penser notre propre terrier. Comment on le construit, comment on s'y nourrit, comment on le vit. Ne sommes-nous pas impotents vis-à-vis de ces animaux amenés à creuser eux-mêmes leur propre terrier ?

Le décor était minimaliste, mais très exceptionnel.  
Le décor était minimaliste, mais très exceptionnel.  
Le décor était minimaliste, mais très exceptionnel.  
Le décor était minimaliste, mais très exceptionnel.

Grande crainte pour les danseuses qu'elles se prennent les doigts dans les bambous, à force de les manipuler.

**Une jeune fille a eu une place en cadeau d'anniversaire. Le papa l'accompagnait. Il ne savait pas du tout ce qu'il allait voir. Il a trouvé intéressant (quoiqu'un peu long par moments). Il ne voyait pas toujours l'intérêt de deux interprètes pour un seul personnage. Il aurait supprimé une danseuse. Il aurait supprimé une danseuse.**

Il y a des moments où le papa ne comprenait pas ; bizarrement il aimait bien ne pas tout comprendre.  
Ce sont des petits moments où il pouvait se laisser porter par l'imagination... Les artistes ne lui imposaient pas leur propos, il pouvait (enfin) dérouler son histoire imaginaire. Tout cela faisait un peu yoyo : il comprenait, puis il ne comprenait pas ; il suivait telle scène et soudain il ne la suivait plus ; le texte l'a aidé à raccrocher, ça ne durait pas longtemps, à un moment donné c'était son imagination qui suivait. Et qui parachévait le spectacle.

Ces changements de rythmes musicaux, c'était un peu surprenant. Ça faisait wouahhh dans le cœur, on sursautait, wouahhh, qu'est-ce qu'il se passe ? Ça nous remettait dedans illico. Dedans illico. Dedans illico.

La musique, ou plutôt les sons étaient ultra-coordonnés avec les mouvements. Quand les danseuses s'arrêtaient, les sons s'arrêtaient. La musique faisait un peu peur. Elle renforçait le côté sombre de la pièce. On se croyait vraiment en forêt, et la forêt, généralement, faut la fuir ! marquant. Comme si les bruitages changeaient en fonction des sentiments des personnages. Ce bon rapport entre les sons et la scène permettait de bien comprendre le propos.

C'étaient des changements de musique parfois brutaux : on passait de la musique classique, calme, à l'ambiance de jungle, terrible, avec des bruits d'ogres, un peu stressants, qui avaient l'avantage de nous mettre dans l'action. De nous rendre actifs, nous, spectateurs. De nous rendre actifs.

## Extraits du texte du spectacle, captés par fragments

Le terrier, c'est moi qui l'ai aménagé. De l'extérieur on ne voit qu'un grand trou, mais il ne mène nulle part. Mise en sécurité, comme on ne peut guère l'être plus dans ce monde. Mais s'il arrive que quelqu'un bute sur la mousse, et tombe dans le terrier,

J'ai l'avantage d'être à domicile, de connaître tous les chemins, le brigand peut très facilement devenir ma victime. Mais je ne fais vieux, et beaucoup sont plus puissants que moi. J'ai un nombre incalculable d'adversaires, je dois avoir l'assurance que peut-être quelque part il existe une sortie facile à atteindre. Et grande ouverte.

Mon terrier ne peut en aucune façon appartenir à un autre et est tellement mien que je puis finalement recevoir y paix la mortelle de l'ennemi, car mon sang s'écoulera dans mon sol et ne sera pas perdu.

Ce ne sont pas que des ennemis extérieurs qui me menacent. Il y en a aussi sous le sol. Les bruitages, lugubres et sourds, métaphorisent les bestioles et l'environnement hostile.

Accès galeries, je pense plus à la sécurité. Je suis particulièrement au fait de mon environnement. À la seule confluence des deux rivières, il existe plusieurs châteaux. Celui que j'arrache au sol déclenche une force de gratter. De modeste. De ferme, bien qu'elles soient totalement indépendantes. Et je doûs essayer de détruire l'un de la autre, les deux. De même, je tourne de paix et de clépler comme aucun n'enroue son oiseau. Comme aucun n'enroue son oiseau.



Agora du spectateur, dans son nid, après le spectacle *Comme aucun nid n'entoure son oiseau*, Maison des arts de Saint-Herblain, 9 février 2020.

## DISTRIBUTION

CONCEPTION : MANOËLLE VIENNE

INTERPRÉTATION : LAURIANE DOUCHIN, MANOËLLE VIENNE

TEXTES : D'APRÈS *LE TERRIER* (EXTRAITS) FRANZ KAFKA, TRADUIT PAR OLIVIER MANNONI, © L'HERNE

COMPOSITION MUSICALE : JEAN-FRANÇOIS CAVRO

RÉGIE SON ET ARRANGEMENT : MATHIEU ROCHE

CRÉATION LUMIÈRE : CHLOÉ SEILLER

CRÉATION COSTUME : AMÉLIE GAGNOT

MUSIQUE : Y. BOULARES, V. SEGAL, N. WAITS ; LES VOIX DU MONDE ; C. SAINTS-SAËNS

REGARD EXTÉRIEUR : CAMILLE RÉGNIER-VILLARD

*Crédits photos – Jean-Pierre Baud (photo chapeau article) et Joël Kérouanton (photo de constat)*

*Lecture-correction – Mélanie Tanous*

*Première mise en ligne le 18 mars 2020 et dernière modification le 25 février 2021*

# GUS



**Cet article est le récit d'une soirée « Critique du spectateur » menée avec le théâtre ONYX et Les Collectors, autour du spectacle GUS.**

---

*Théâtre ONYX, 22 novembre 2019.*

Gus est un chat. Si nous sommes beaucoup à chérir ces petites boules de poils, Gus, lui, est un félin boiteux, pas vraiment cool, peut-être même carrément cinglé, à la limite du dangereux. Gus serait-il un peu con ou Gus aurait-il juste manqué d'affection ? Derrière Gus, Sébastien Barrier nous parle de la fragilité de l'enfance à travers une poésie hybride tendre et joyeusement trash. Avec intelligence, sensibilité, drôlerie et une pointe de mélancolie, ce conte musical et graphique est foutraque à souhait (...).

PRÉSENTATION DE GUS PAR ONYX, DANS LE CADRE DU FESTIVAL LES ENFANTS TERRIBLES.

## RÉCIT D'ÉMANCIPATION FÉLINE

Gus, c'est le nom d'un chat.  
C'est aussi le nom d'un spectacle.  
Qui raconte l'histoire d'un chat.

Cette histoire de chat est racontée par un humain.  
D'ailleurs, dans cette histoire, le chat parle.  
Et quand il parle, il évoque très souvent « mon humain ».  
Un peu comme les humains disent « mon chat ».

Gus fait des bêtises.  
Tellement qu'aucun humain.  
Ne lui prête attention.

Un chat écorché vif.  
Qui reprend sa vie en main.  
Après avoir failli la perdre dans une poubelle qui sentait la pisse.  
Récupéré in extremis par sa famille d'accueil d'humains.

Gus est un miracle vivant.  
Gus restera vivant.

Sa famille d'humain ? Elle va s'agrandir.  
Un petit humain va naître.  
Qui va probablement s'allergiser aux poils de chat.  
À n'en point douter Gus se retrouvera dehors.  
Aussi c'est décidé.  
Gus se fera la malle à moto.  
Avec son ami chat Oui-Oui.

Le duo va dans le pays d'origine des mimies.  
Au-dessus des nuages.  
Retrouver le soleil.  
Oublier la tristesse.

Ils croisent d'incalculables phares de voitures.  
Telles des ombres humaines errantes.  
Des fantômes.  
Des formes.  
Des zombies.

Vont-ils mourir ?  
Oui, ils vont mourir.

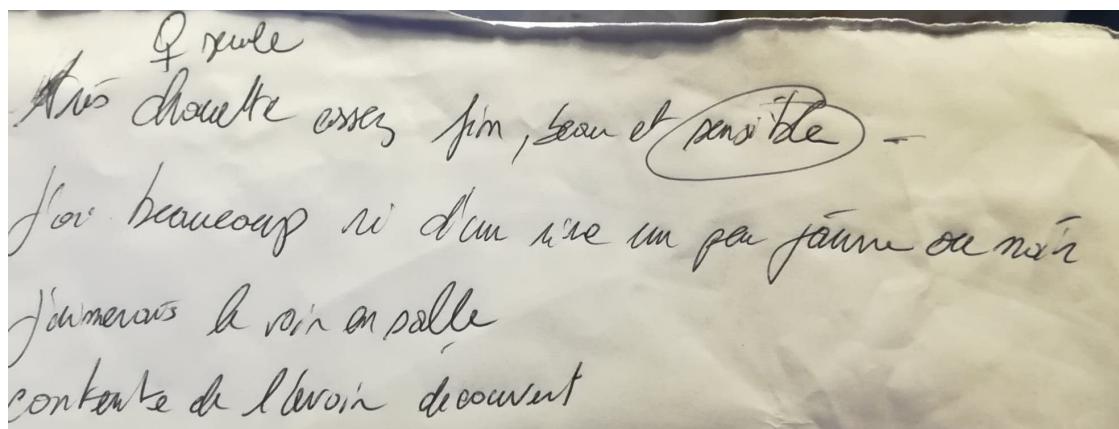
Des chats sur la route.  
Ça fini toujours aplati, non ?

Sauf Gus, qui a trouvé un véhicule imaginaire.  
Pour rejoindre le pays des chats.

## ÉMOTIONS ÉMOTIONS

La fin oh la fin !  
J'aurais aimé que le chat revienne.  
A confié une spectatrice.  
Il n'est jamais revenu.  
S'est-il plaint.  
Il y a vraiment une part d'ombre dans *Gus*.  
J'ai beaucoup ri, d'un rire un peu jaune, voire un peu noir.

Mais le ciel commençait à s'éclaircir à la fin.  
Ils allaient sortir des nuages.  
Vers le soleil et la chaleur.



Sur la dernière image vidéo projetée.  
Gus est dépoilé, hirsute, vieillissant.  
La photo portraitise l'humain chez le chat.

La vie du chat marque le corps du chat.  
La vie des humains marque le corps des humains.

Gus, c'est nous.

## CASTRATION & FUITE

Entre Gus et Oui-Oui.

Ce n'est pas de l'amitié.  
C'est de l'amour.  
Ils se barrent à moto tous les deux.  
Pour ne pas se faire castrer.

Avec leur amitié.  
En guise de bouée.  
S'en fichent où ils vont.  
Puisqu'ils se sentent aimés.

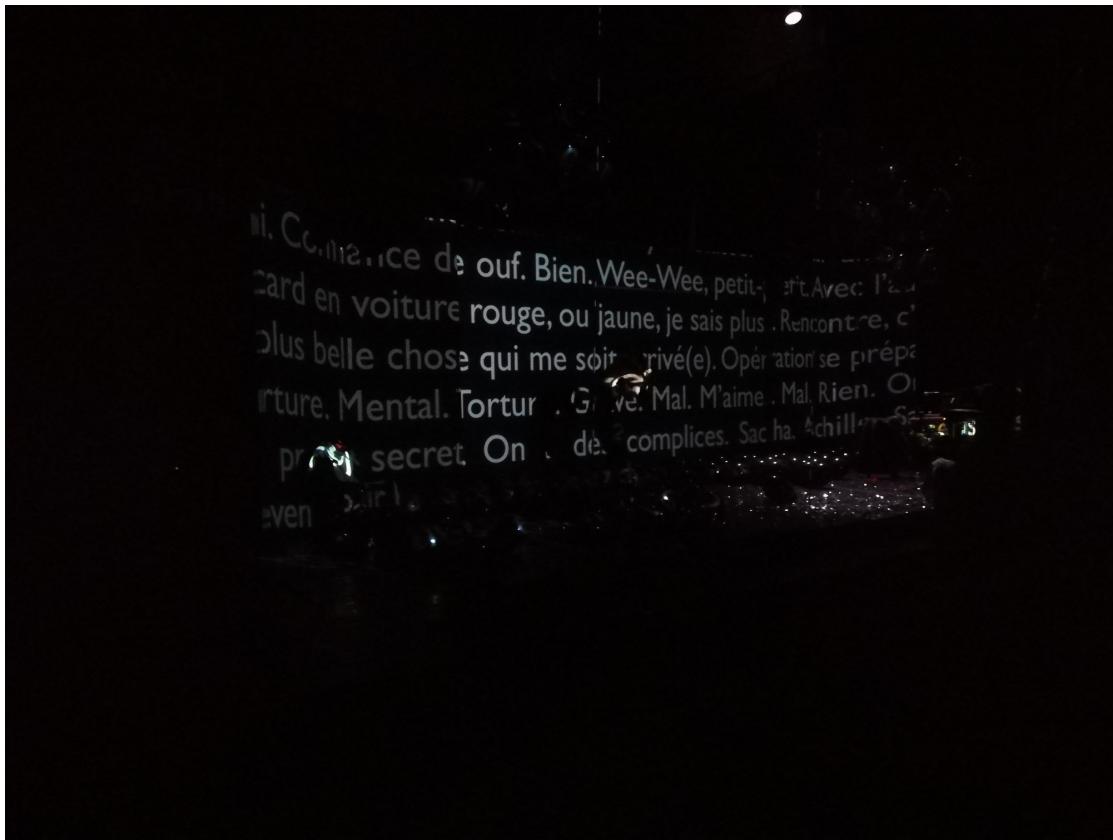
Rien ne vaut l'amitié féline.

Les humains castrent les chats.  
Parce qu'ils les aiment.  
Ils leur enlèvent un morceau.  
Pour les inciter à rester auprès d'eux.

Est-ce que l'amour ce n'est pas ça ?

## ÉCRITURE EN DIRECT

Parfois Gus écrit à sa mère.  
Sa lettre s'écrit en direct sur grand écran.  
Ce qu'il dit n'est pas vraiment ce qu'il écrit.  
Un petit décalage succulent.  
Une tension entre le dit et l'écrit.  
La tension de l'émotion.



Il s'adresse à sa mère.

À sa mère imaginaire.

À notre mère à toutes et à tous.

Une parole de soi authentique.

Où la sensation prime sur la pensée.

Où les phrases courtes, très courtes même.

Priment sur les beeeeelles phrases.

L'urgence des sentiments ?

Dans l'assemblée.

Se trouvait un **spectateur-miroir**.

Pourvue d'innombrables neurones miroirs.

Au point d'avoir froid.

Quand l'acteur se lave à l'eau froide.

De la fusion ?

De l'empathie ?

De l'altérité ?

Du sauvetage ?

S'est-il interrogé.

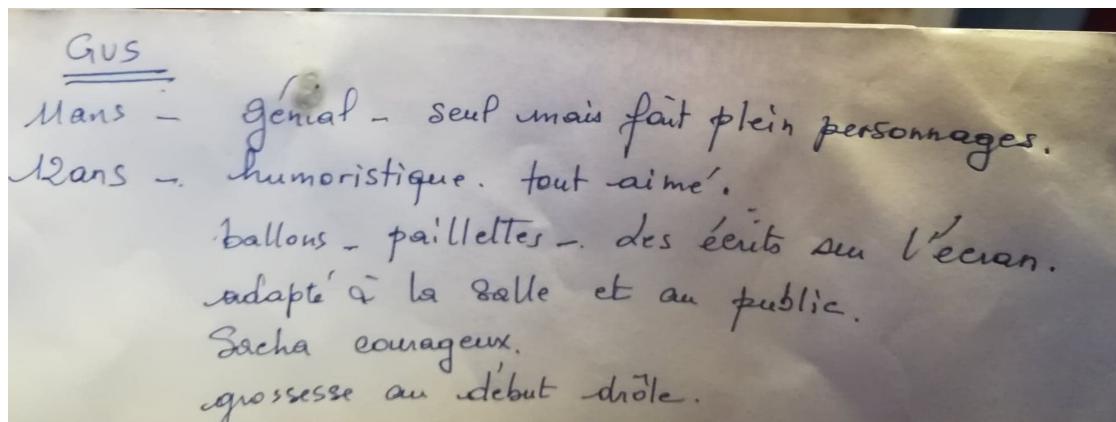
Ce serait ça « être humain ».

Lui ont répondu en chœur.

Les Collectors.

## DU NOUVEAU CIRQUE

L'acteur, Sébastien Barrier (alias Ronan Tablantec).  
 Est froid et chaleureux « en même temps ».  
 L'homme garde ses distances.  
 Tout en étant proche du public.  
 Le mec est rock, encourage les applaudissements.  
 Les commente par des « C'est trop tard » ou des « C'est pas le moment ».  
 Se crée une tension drôle entre lui et nous.  
 On ne sait jamais que faire.  
 On interroge ses voisins et ses voisines.  
 Nos émotions tournent à plein.



Le spectacle se déroule sous chapiteau.  
 Du « nouveau cirque » ils appellent ça.  
 Alors il n'y a pas d'animaux.  
 Enfin pas d'animaux réels.  
 Juste des animaux imaginaires.  
 Présentés sous forme dessinée.  
 En mode portrait.  
 Un par un.

Sébastien Barrier se sert d'animaux bringuebalants.  
 Pour instruire les humains bringuebalants.  
 Un bestiaire illustré, en somme.  
 Avec ses personnages archétypaux.  
 C'est rock et triste.  
 Tragique et burlesque.

On s'est crus un moment.  
 Dans le roman de George Orwell.  
*La Ferme des animaux.*  
 Sommes-nous tous des Napoléon ?  
 A demandé un **spectateur-référence.**

En écoutant la plainte énergétique de Sébastien Barrier.  
 En l'écoutant parler chat.  
 J'ai pensé à Zouc l'actrice suisse.  
 Qui parlait petite fourmi.  
 A dit une spectatrice.  
 L'animal est prétexte.  
 À parler des humains.  
 Pauvres animaux !  
 S'est exclamée la même spectatrice.  
 Les humains ne parlent jamais des animaux.  
 Pour parler des animaux.  
 Mais pour parler d'eux-mêmes.

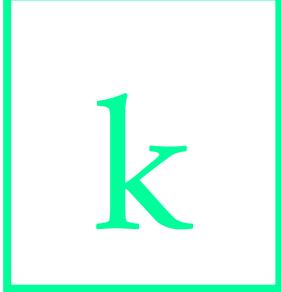
Pour *Le Dico du spectateur*  
 Joël Kérouanton,  
 à partir des paroles recueillies par Les Collectors.

#### DISTRIBUTION

DE ET AVEC : SÉBASTIEN BARRIER  
 CRÉATION LUMIÈRE : JÉRÉMIE CUSENIER  
 RÉGIE GÉNÉRALE : ALICE GILL-KAHN OU ÉLODIE RUDELLE  
 SON : JÉRÔME TEURTRIE  
 DESSINS : BENOÎT BONNEMAISON-FITTE  
 MERCI À CATHERINE BLONDEAU ET CHLOÉ GAZAVE

\*Crédits photos : C. Ablain (photo chapeau article) et Joël Kérouanton (photos de contexte)

Première mise en ligne le 18 novembre 2019 et dernière modification le 4 août 2020



## Spectateur-kif

Adhère, ré-adhère, sur-adhère à ce spectacle.  
S'emballe, re-s'emballe, sur-s'emballe de ce spectacle. Kiffe, rekiffe, surkiffe ce spectacle.

---

« (...)

La danse des ongles ?

J'ai trop kiffé.

Comme des Mikados.

Au bout des doigts.

Vingt centimètres.

Par doigts de sorcière.

Vingt centimètres.

Pour danser.

SPECTATEUR ANONYME DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE (VAL D'OISE).

---

**Expérience :** Val d'Oise — saison 5

**Collecte :** menée par les animateurs socio-culturels du Val d'Oise, lors d'une soirée "Critique du spectateur" autour de *Belladona*, Compagnie Pernette, 29 mars 2019.

**Géolocalisation :** Espace Sarah Bernhardt, Goussainville, Val d'Oise (France)



## Spectateur-Miroir

Pourvus d'un nombre élevé de neurones miroirs, il perçoit et reconnaît les émotions de l'acteur évoluant sur scène. Le spectateur-miroir subit ce que les spécialistes nomment la « contagion émotionnelle » : par désir mimétique ou par empathie, il peut éprouver des émotions particulièrement fortes, voire prendre des risques inconsidérés.

---

« (...) Dans l'assemblée.

Se trouvait une spectatrice

Pourvue d'innombrable neurones miroirs.

Au point d'avoir froid.

Quand l'acteur se lave à l'eau froide. (...) »

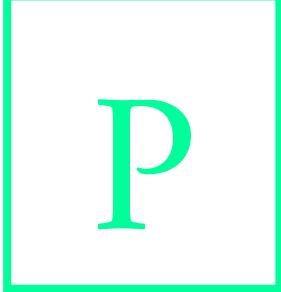
UNE SPECTATRICE ANONYME DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE AUTOUR DE GUS...

---

**Expérience :** théâtre ONYX — 3

**Collecte :** menée par Les Collectors, lors d'une soirée « Critique du spectateur » autour du spectacle *GUS*, Sébastien Barrier, 22 novembre 2019, ONYX/ La Carrière ».

**Géocalisation :** ONYX-La Carrière, Saint-Herblain (France)



P

# Spectateur- Perdus (et-qui-aime-la- perdition)

Lassé des mêmes esthétiques, lassé de soi et de sa vie en général, le spectateur perdu cherche l'inconfort de la perdition, à une condition : que cette sensation soit accompagnée d'une énergie à déplacer des montagnes.

« (...) Le plus étrange ? Ces spectateurs perdus ont apprécié cet état de perdition. Comme si les danseurs et danseuses de Subliminati Corporation avaient emmené les spectateurs et spectatrices avec eux, par leur énergie ? Leur folie ? Leurs cabrioles enfantines ? Leur désordre assumé ? Leur humour ? Leur ballet foutraque mais puissant ? On voit bien que le fameux “comprendre” n'a pas été au centre des enjeux du spectateur durant cette soirée où certains ont pu sublimer par les mots la façon dont il avait incorporé le spectacle. Car les spectateurs et spectatrices ont incorporé DEIXE-ME. Une incorporation du lâcher prise : « Au début on essaye de comprendre, et puis on se laisse bercer par les mots, par les situations, on cherche un sens alors qu'il n'y a pas forcément. ». Oui, pas forcément un sens premier, un sens qui saute aux yeux, mais des sens en ébullition, du lâcher prise, de l'exutoire, de la sensation physique de rébellion, de l'explosion personnel, une “carte de l'humain” a même formulé une spectatrice en verve. (...) »

KÉROUANTON (Joël), in « Le Dico du Spectateur », 2019.

**Expérience :** théâtre ONYX — 3

**Collecte :** menée par Les Collectors, lors d'une soirée « Critique du spectateur » autour du spectacle *DEIXE ME*, Cie Sublimation incorporation, 26 novembre 2019, ONYX ».

**Géocalisation :** ONYX-La Carrière, Saint-Herblain (France)



# Spectateur- Référence

Qui dit art dit : ré-fé-ren-ce.

Spectateur, c'est donc :

1) chercher les références à l'histoire de l'art (et, bien sûr, en trouver peu).

2) puiser dans ses propres références (elles sont pléthoriques et pas toujours « comme il faut »).

Bref, spectater, c'est accepter une position bancale.

Et s'y tenir.

---

« (...) Ce qui se passe sur scène est souvent impossible à raconter. Du coup, j'aime passer par des références cinématographiques. Comme pour le spectacle ASSIS, de Cédric Cherdé : la façon qu'avaient les danseurs de se dandiner et de courir, ça me faisait penser à *Didier*, le film d'Alain Chabat (...). »

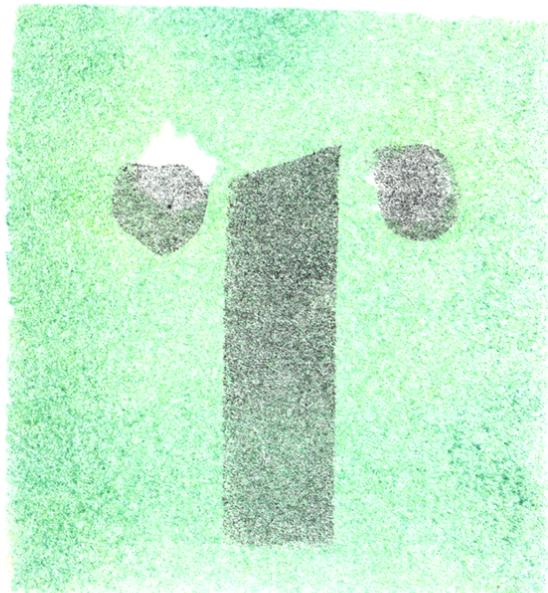
UN SPECTATEUR ANONYME DU XXIe SIÈCLE -  
COLLECTE D'IMPRESSIONS AUTOUR DE ASSIS

---

**Expérience :** théâtre ONYX — 1

**Collecte :** menée lors d'une journée « Critique du spectateur » autour de ASSIS (Cédric Cherdé, association UNCANNY), 27 janvier 2017. Dans le cadre du projet [Assis | DANSÉCRITURE](#).

**Géocalisation :** ONYX-La Carrière, Saint-Herblain (France)



# Colophon

Design graphique : atelier g.u.i.

Les Collectors : Audrey, Camille, Cécile, Christine, Claire, Danièle, Elise, France, Isabelle, Jacqueline, Jean-Noël, Joël, Laurence, Rose, Sophie, Thierry, Vincent.

Équipe de médiation culturelle : Jean-Noël Charpentier, Elise Denier, France Prou.

Lecture-correction : Solène Bouton.

Direction éditoriale : Gaëlle Lecareux, Jean-Noël Charpentier et Joël Kérouanton.







